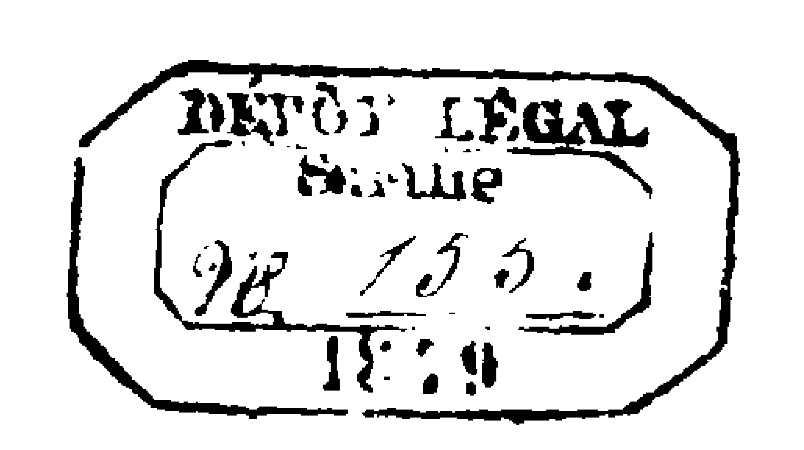


Les Borotin ; La chanoinesse ; Une seconde Borgia / Madame Eugénie Niboyet



LES BOROTIN

LA CHANOINESSE

UNE SECONDE BORGIA

OUVRAGES DE PAULIN NIBOYET (FORTUNIO)

Les Marionnettes parisiennes..................	1 vol.
Le Roman d'un prince russe, nouvelle édition...	1 vol.
Le Nouveau Juif errant.........................	1 vol.
Le Roi du jour, nouvelle édition................	1 vol.
Les Femmes qui aiment.........................	1 vol.
La Lionne amoureuse..........................	1 vol.
Les Amours de Geneviève, nouvelle édition.	1 vol.
Le Roman d'une actrice, nouvelle édition..	1 vol.
La Dame de Spa, nouvelle édition......	1 vol.
L'Américaine, nouvelle édition....................	1 vol.
Les Mondes nouveaux, nouvelle édition...........	1 vol.
Les Enfants d'Israël, nouvelle édition............	1 vol.
Les Veillées de Noël........	1 vol.
Le Livre d'or, comédie....................... ..	1 vol.
Jane Hartley, comédie-drame.....................	1 vol.

SOUS PRESSE

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

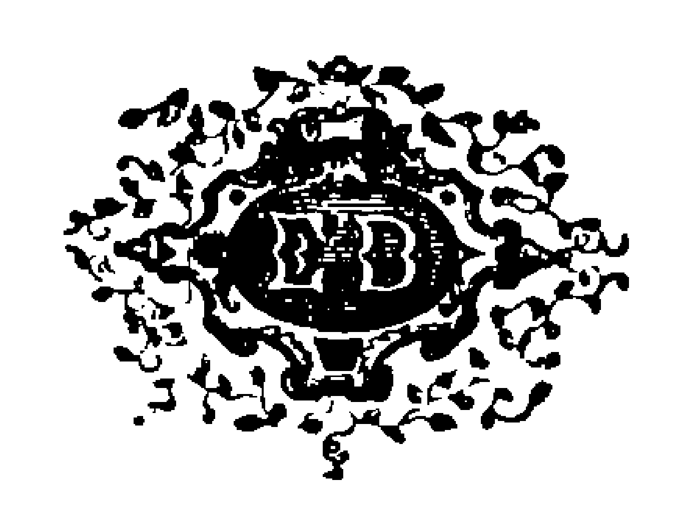
Don Juan, de Paris.............................	1 vol.
Le Nouveau Lazare..	1 vol.

MADAME EUGÉNIE NIBOYET

LES BOROTIN

LA CHANOINESSE

UNE SECONDE BORGIA



PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PALAIS-ROYAL, 15, 17, 19, GALERIE D'ORLÉANS
1879

A MONSIEUR ISAAC PEREIRE

Au savant économiste, au grand penseur, au philosophe dont la préoccupation constante a eu pour but, l'amélioration du sort moral, intellectuel et physique de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.

Eug[ie] NIBOYET.

LES BOROTIN

1

LES BOROTIN

CHAPITRE PREMIER

SUR LA ROUTE DE TABOR

Deux hommes, enveloppés dans de larges manteaux, chevauchaient côte à côte, et devisaient des nouvelles du jour, en s'acheminant vers la ville de Tabor, récemment élevée par les disciples de Jean Huss, sur la montagne de Kradistie. Le vent était froid, et de la lisière des forêts, s'élevait une brume épaisse, que les premiers rayons du soleil traversaient, sans la rompre.

— Comte de Borotin, dit l'un des deux cava-

liers, ne vous paraît-il pas étrange que vous et moi, nous nous trouvions ensemble, sur cette même route, qu'à pareil jour, il y a trois ans, nous abandonnions aux Hussites ?

— N'a-t-il pas fallu tout leur céder, depuis ce temps ? répondit Borotin. Patience, nous aurons notre tour.

— Ils se croyaient sûrs de l'avenir.

— Ils nous le laisseront.

— Moi, Dieu merci, ma dague est encore bonne, quoique ébréchée. Fine lame, ma foi ! qui ne fait jamais de grâce, quand on se trouve à sa portée.

— Vous avez fui comme les autres, Boleslas.

— Écoutez donc, comte, une armée de quarante mille hommes, conduite par Ziska, le farouche borgne, il n'y avait pas à capituler.

— Nous étions égaux en nombre.

— Et le fanatisme ? Ces gens-là se feraient brûler vifs pour leur foi, tandis que nous, nous ne savons pas même si nous croyons bien à notre sainte religion.

— Vous blasphémez, capitaine ; pour ma part, je suis un catholique de vieille souche.

— Vous ne vous battriez pas pour l'Église, comte, mais pour la haine....

— La haine !.... Eh bien ! oui, la haine ! elle me brûle le cœur, et tant que ce bras aura la force de tenir une épée, tout hussite trouvera un ennemi dans le comte Zenko de Borotin.

— Ainsi, nous n'allons pas à Tabor pour la paix ?

— Nous y allons pour la guerre.

— C'est une trahison ?

— C'est un coup hardi, il n'y a que ceux-là qui réussissent.

— Les Taborites ont Dieu pour eux !

— Nous vaincrons avec le diable !....

— Amen ! fit Boleslas.

En ce moment, les deux chevaux se cabrèrent, comme arrêtés par une force invincible.

— Vous voyez, comte, reprit le capitaine, c'est un avis du ciel, rebroussons chemin, toute trahison mérite sa peine.

Le comte ne répondit pas ; mais Boleslas vit qu'il se passait en lui quelque chose de surnaturel.

Cependant, Zenko de Borotin n'était pas homme à se laisser dominer par une faiblesse, et le premier il reprit la conversation, un moment interrompue.

— Savez-vous, capitaine, dit-il, qu'il y a dans la destinée des heures fatales et inexplicables ? Lorsque nos deux chevaux se sont cabrés, j'ai vu, mais de mes yeux vu, l'ombre de la comtesse se dresser devant moi, comme pour me barrer la route.

— Et cette vision ne vous arrête pas ?

— Elle me pousse au-devant du danger, car, avec mes souvenirs, je sens ma haine se raviver.

— Pensez à votre chère fille Berthe, et non à l'amour d'un autre lit.

— Oublier la tache faite à mon blason ? oublier que la comtesse m'a trahi pour un hussite ? Ah ! mort à ces maudits !.....

— Vous avez lavé votre affront ?

— Oui, je suis devenu criminel pour punir le crime.

— C'est que vous avez douté, Monseigneur... La comtesse avait été forcée de s'unir à vous ;

elle eut le courage de vous avouer qu'elle en avait aimé un autre.

— En mon absence, qu'advint-il? Je trouvai sous mon toit un enfant étranger.

— Monseigneur, tout mystère ne contient pas un crime.

— La comtesse est morte; un second hymen m'a vengé ; j'ai eu un fils de ce second mariage; hélas! ce fils, comment l'ai-je perdu? Mort assassiné, sans doute!

— Oui, ses vêtements furent trouvés en lambeaux sur la lisière du bois.

— Ne me rappelez pas ces tristes souvenirs, Boleslas.

— Il vous reste une fille, le plus riche parti de la Bohême.

— Ma Berthe serait digne d'un roi, mais qui sait si le sort ne me poursuivra pas en elle..... J'ai plongé dans le sein de la comtesse, le fatal poignard qui avait tranché les jours de mon aïeule..., ce poignard maudit que la légende destine à l'extinction du dernier de ma race ; je le conserve, caché à tous les yeux, car je me souviens que sous mes coups Lyboussa mur-

mura cette fatale parole : « Haine à ton « nom ! Et que mon ombre menaçante ne « rentre au cercueil qu'avec le dernier de ta « race! »

— Et depuis, seigneur ?

— Depuis, à l'approche de chaque malheur j'ai revu la comtesse.

— Que pouvez-vous craindre pour Berthe ? Votre menace ne regarde que les enfants mâles; et vous n'en avez plus.....

— Il me reste un frère.. ...

— Seigneur Borotin, la vengeance des morts ne doit guère inquiéter les vivants ; on ne meurt pas pour ressusciter sa haine....

— Je pensais cela comme vous , j'ai voulu faire l'esprit fort, mais j'ai cédé devant la constance des faits.

— Aussi, comment un Borotin a-t-il pu épouser une Platzow ? Comment un catholique zélé s'est-il fait l'allié des Hussites, par le côté des femmes ?

— Le roi, lui-même, poussait à ces alliances; nous espérions réduire le schisme en lui tendant la main.

— Erreur ! Il n'en est pas de la foi comme de l'amour, qui s'endort sous les baisers.

— Je l'avoue, les idées nouvelles m'avaient à demi rangé de le r côté, le malheur m'a ramené à mes anciennes croyances......

— Vous retournez au passé, Monseigneur....

— Prenez garde de marcher trop vite vers l'avenir.

— Je suis de mon temps et de mon âge ; le présent est la seule réalité.

Borotin fit un signe de doute, et nous devons déclarer que Boleslas passait pour être, plus qu'il ne l'avouait, partisan des idées de Jean Huss. On prétendait même que sans un motif grave qui le faisait servir dans les troupes royales, il eût été avec les Taborites, tête, bras et cœur.

Or, en ce mois de septembre 1425, le comte Zenko de Borotin et le capitaine Boleslas se rendaient au rendez-vous que leur avait assigné le général Boritz, commandant de l'armée royale, pour cette partie de la Bohême. Il s'agissait d'une communication importante ; la lutte n'était point terminée, mais sous le

bénéfice d'une trêve, les combattants des deux partis reprenaient haleine, et les Hussites, pour se préparer à de nouveaux exploits, devaient communier sur le mont Tabor, où jadis ils avaient eu leurs tentes, et qui maintenant donnait son nom à une ville populeuse, élevée en quelques semaines sous les ordres de Jean Ziska.

Il y avait alors dix ans que Jean Huss, condamné à mort par le concile de Constance, pour 26 articles de son livre, avait légué ses croyances à ses disciples, dont les persécutions grossissaient le nombre.

Les Taborites n'étaient plus seulement une poignée d'hommes agglomérés sur un seul point, ils formaient un vaste parti religieux et politique, entraînant à leur suite tous les gens qui recherchaient le progrès... La cause de Jean Huss triomphait en Bohême, en Moravie, et menaçait d'envahir l'Allemagne. Le Tabor était devenu le centre de nombreuses réunions, dont le caractère à la fois religieux et guerrier effrayait le pouvoir pontifical, si compromis dans cette partie du monde chrétien. La

noblesse, toutefois, ne s'était pas franchement ralliée ; entraînée par la force des choses, vaincue par le nombre, elle acceptait les doctrines de Jean Huss comme moyen de transition entre un passé trop absolu et un avenir gros de dangers. Gagner du temps, c'était pour elle gagner la victoire ; il est si facile aux grands de réduire à merci les petits !!....

Dès l'an 1400, le comte Zenko de Borotin, l'un des plus riches et des plus puissants seigneurs de la Bohême, s'était lié avec le célèbre prédicateur Jean Huss et assistait aux conférences qu'il avait avec le professeur Gérôme de Prague au sujet du Jubilé accordé en cette année par le pape Boniface. Les Bohémiens, à cette époque, arrivaient en foule dans la capitale, pour visiter les reliques des saints et obtenir le pardon de leurs péchés. Ce fut, pour Jean Huss, l'occasion de faire prévaloir ses doctrines et de se récrier contre les indulgences du pape. Les séditions commencèrent, les partisans de Huss et de Gérôme eurent des luttes à soutenir contre les catho-

liques : à leur tête était le comte de Borotin.

Cependant, cette même année, Zenko changea tout à coup de camp ; et, de partisan qu'il était des Hussites, devint leur ennemi le plus implacable. C'est qu'un soir, dans son propre château, il surprit avec la comtesse le meilleur de ses amis, Wiélands, comme lui zélé propagateur de la foi nouvelle.

Wiélands avait aimé Lyboussa, et dans un premier moment de jalousie, Zenko, trompé par les apparences, tua sa femme et son ami. A partir de cette époque, devenu sombre et rêveur, le catholicisme n'eut pas de plus ardent défenseur que lui. On savait que Lyboussa avait confié un nouveau-né à Ilka, sa fidèle camérière. Quel était cet enfant? On le fit disparaître, dès que le comte eut annoncé son retour, et le plus grand mystère continua de régner dans le château, Ilka ayant gardé le plus profond silence, de concert avec Gauthier, son époux.

On racontait dans le pays que Lyboussa, fidèle à ses devoirs d'épouse comme à ses regrets d'amante, n'avait jamais trahi Borotin.

Aussi, lorsqu'arriva sa mort, dans ce pays de superstitions et de légendes, on affirma que son âme errante continuait à habiter le château, comme avait fait déjà l'âme d'une aïeule de Zenko, et que chaque soir, quand le vent gémissait sous les grands chênes, quand la cloche du manoir tintait, les soupirs de Lyboussa retentissaient comme un regret aux oreilles de Zenko. Ainsi, disait-on, avait jadis gémi l'aïeule, ainsi gémissait la comtesse.. Zenko n'était pas superstitieux, mais, soit que la mort de sa femme eût troublé sa conscience, soit qu'après un second hymen il sentît revivre en lui le souvenir de Lyboussa, il donna créance à la version qui la lui rappelait.

Au moment où nous le rencontrons sur la route de Tabor, il y avait vingt-cinq ans que Lyboussa était morte, et vingt-trois ans environ que Zenko avait accompli un nouveau mariage. Deux enfants étaient nés de cette seconde union : Jaromir et Berthe.

Jaromir avait cinq ans à peine, lorsqu'un soir il disparut. On trouva dans la forêt ses vêtements ensanglantés, mais ce fut tout.

Depuis cette époque la haine de Zenko pour les Hussites ne fit que s'accroître ; il était convaincu que l'enfant mâle, né de son second mariage, avait péri par les mains des soldats de Wiélands, et cette pensée entretenait en lui une ardente soif de vengeance. Les troupes royales ne livraient pas un combat qu'il n'en prît sa part, et c'était dans l'espoir d'un nouvel engagement avec elles qu'il suivait la route de Tabor.

Boleslas, quoique soldat du roi et par conséquent catholique, était, lui, dans d'autres idées. Par habitude il servait son souverain, par sentiment il ménageait les Taborites. C'était un homme assez brave pour bien tenir une épée, assez penseur pour bien manier la parole. Il aimait Borotin comme chef, il le craignait comme catholique, et de ce double sentiment résultait entre eux une réserve qu'on prenait, en général, pour de la diplomatie.

Zenko de Borotin, en temps de paix, ne quittait pas son château et s'occupait, avec la plus constante sollicitude, de l'éducation de

Berthe. Fuyant le monde et la cour où il avait eu ses grandes et petites entrées, il ne voyait guère que Boleslas et son vieux serviteur Gauthier, tour à tour confident, valet ou concierge du château. Celui-ci l'avait suivi à Tabor et remplissait auprès de lui, en voyage, l'emploi d'écuyer.

La route avait été longue, la fatigue commençait à gagner Borotin, Boleslas entreprit de le distraire.

— Or çà, comte, dit-il, je ne puis m'empêcher de blâmer votre Seigneurie, qui me traîne après elle, la veille de la communion des Taborites, dans la ville qu'ils ont bâtie. Ne voyez-vous pas que la route est remplie de nouveaux convertis, pressés de se réunir à leurs frères ?

— Des enfants, des femmes, des vieillards, que craignez-vous ?

— Rien pour eux, tout pour nous.

— Moi, je marche avec confiance, j'ai foi en la justice de ma cause.

— Comte, ce mot de justice est bien élastique : chacun l'entend à sa manière, et si

Dieu en tient la balance, ne ferme-t-il pas les yeux, quand deux peuples le prient, pour en laisser osciller les plateaux ?

— Ce n'est pas dans le nombre des partisans d'un principe que réside le bon droit, c'est dans le principe lui-même, et sous ce rapport nous devons triompher.

— Mais regardez donc, comte, la beauté de ce peuple, sa physionomie rayonne de pensée, il y a sur ses traits un reflet de la divine flamme, et s'il vient de Dieu, comme nous, pourquoi n'y retournerait-il pas avec nous ? La communion de ces hommes est, sur la terre, le symbole de la communion universelle des enfants d'un même père.

— Folie ! Vous savez comme moi que pour ces gens-là il n'y a unité que dans la prière, hors du culte chacun a sa superstition.

— C'est la faute du siècle, ce n'est pas la leur.

— Jean Huss n'était qu'un réformateur impudent : on a bien fait de brûler son livre.

— Et lui avec ?

— Je ne vais pas jusque-là : vivant, il n'eût été qu'un homme ; mort, on en a fait un Dieu.

— La persécution est une eau qui féconde.

— Oui, la foi enfante des miracles.

— Plus on a été injuste envers le maître sacrifié, plus les disciples ont exalté le sacrifice, et le culte des Hussites a grandi sous la persécution, comme toutes les vérités qu'on veut étouffer pour se dispenser de les comprendre.

— Capitaine, les Bohémiens sont superstitieux, il est facile de les égarer.

— Je crois que s'ils ont accepté les nouvelles doctrines avec enthousiasme, c'est qu'elles leur accordaient la liberté d'examen.

— La noblesse s'est-elle donc levée tout d'une pièce?

— Non, elle a même assez mal fait les choses, mais le peuple et les artistes ont discuté et bientôt pratiqué le dogme nouveau.

— L'armée ne les a pas imités ?

— L'armée est l'instrument du pouvoir; elle ne discute pas, elle obéit.

— Boleslas, vous êtes acquis aux Taborites.

— Je suis libre par la pensée ; par mon épée, je suis esclave.

— J'ai eu, comme vous, mes entraînements ; mais j'en suis revenu.

— Seigneur, votre conscience vous jugera.

— Jean Huss n'a-t-il pas tout renié ? Prêtre et prédicateur catholique, confesseur de Marie de Bavière, ne s'établit-il pas tout à coup chef d'un schisme ?

— Ce qu'il a commencé, d'autres le continuent. Jusqu'à la condamnation de Jean Huss et de Gérôme de Prague, les Taborites se sont montrés patients et humains ; depuis la mort de leurs maîtres, ils sont devenus intrépides et souvent cruels.

— Nous aurons raison d'eux, capitaine.

— Ce sera difficile : voyez, voyez, que d'arrivants ! Ils s'attendent à une nouvelle prise d'armes et ils viennent se purifier par la communion.

— Oui, c'est à Tabor qu'ils tiennent leurs assemblées religieuses ; c'est là aussi qu'ils dressent leurs plans de campagne, par les conseils des chefs qui, depuis quatorze années, parcourent la Bohême et l'Allemagne.

— Ces chefs nous ont fait une rude guerre.

— Nous nous sommes bien défendus.

— Tout soldat sait faire son devoir.

— Vous en convenez ?

— Il se bat bien, même s'il sert une mauvaise cause.

— Il ne lui appartient pas d'en juger.

— Ainsi soit-il : vous coupez court à tout, comte.

— Capitaine, vos croyances seraient fatales dans l'armée, ne les propagez pas.

— Quand je me bats, je ne raisonne plus, mais de sang-froid.....

Ici, il y eut un long silence, Zenko de Borotin pressa le pas de son cheval, Boleslas imita son exemple.

En apparence, le comte semblait se rendre à Tabor ; en réalité, il devait s'arrêter sur la route et se concerter avec des amis dévoués à la cause catholique, pour aviser au moyen d'exterminer ou de soumettre les nouveaux réformateurs. Zenko connaissait les sentiments de Boleslas ; mais il savait qu'une fois sous les drapeaux, il se défendait bien, et il aimait mieux l'avoir pour allié que pour ennemi.

De son côté, le capitaine tenait au comte Zenko par un de ces dévouements qui ne s'expliquent pas. De temps à autre Boleslas se retournait, comme pour chercher un signe approbateur dans le regard du fidèle Gauthier, qui les suivait à une distance respectueuse, quoique assez près, cependant, pour ne rien perdre de leur conversation.

Déjà la nuit tombait, la foule d'arrivants se pressait vers la ville, et ne se sentant plus au milieu de ses amis, Zenko s'arrêta comme pour se consulter, puis il prit un chemin frayé à gauche de la Lusinitz, et perdit bientôt Tabor de vue. Une maison isolée était en cet endroit, le comte s'y arrêta, donna un signal auquel on répondit de l'intérieur, et mit pied à terre, ainsi que Boleslas.

Un homme se présenta à la porte de la maison.

— Sont-ils venus ? lui demanda Zenko, en abandonnant les rênes de son cheval à Gauthier.

— Monseigneur, ils vous attendent, répondit l'homme.

— Sont-ils nombreux ?

— Très nombreux.

Borotin entra avec Boleslas ; Gauthier suivit l'homme qui avait pris les chevaux.

CHAPITRE DEUXIÈME

LA SALLE D'ARMES DES BOROTIN

Lorsque le comte de Borotin entra dans la maison isolée où l'attendaient ses amis, Jaromir, son frère, vint à sa rencontre et lui donna l'accolade.

— Frère, lui dit Zenko, soyez le bienvenu ; voici longtemps que nous ne nous sommes vus, Dieu vous protège, je vous trouve rajeuni.

— Je suis votre aîné de dix ans, répondit Jacomir, mais j'ai bon courage encore.

— Tant mieux, nous en aurons besoin.

— Ainsi, votre haine persiste.

— Elle sera éternelle.

— Eh ! bien, recueillez-vous et priez cette nuit, car demain la journée sera chaude.

— Est-on convenu de l'heure, du lieu ?

— Tout est disposé pour le combat, et la victoire nous restera.

— Il nous faut une revanche ; l'année dernière, au mois de juin, le farouche Ziska nous tendit un piège.

— Demain, nous aurons notre tour ; ce soir, ne pensons qu'au bonheur d'être réunis.

On se mit à table gaiement, les convives étaient nombreux, la soirée fut bientôt passée, et le comte ne s'aperçut pas de l'absence que fit Boleslas pendant quelques heures. Il était sorti, suivi de Gauthier, tous deux s'étaient enfoncés dans le bois pour regagner la route de Tabor. Arrivés à l'entrée de la ville, ils abordèrent un jeune officier, en lui glissant ces mots à l'oreille :

— Veillez, demain.

L'officier voulu interroger et répondre, il ne vit personne, la nuit couvrait tout de son voile.

Boleslas et Gauthier rentrèrent, tandis que les seigneurs étaient encore à table, la tête un peu avinée. Zenko fut le premier à donner le signal de la retraite, peut-être était-il le seul qui eût conservé son sang-froid......

Dès qu'il fut dans sa chambre, il se coucha, et ayant éteint sa lumière, il s'étonna de voir une indécise clarté donner sur son lit. Comme il se demandait si c'était la lune, il lui sembla voir l'ombre de la comtesse s'avancer lentement vers lui : se croyant sous l'empire d'une vision, Borotin se frotta les yeux, mais il sentit qu'il ne rêvait point, et il saisit son sabre pour se débarrasser de l'apparition qui le gênait.

Inutiles efforts ! L'arme porta dans le vide, et le spectre resta debout.

— Allons, murmura Borotin, c'est encore mon imagination qui m'accable; les ombres ne sont que des ombres, qu'ai-je à craindre de celle-ci ?

Un hibou répondit par son cri sinistre à cette question; le comte reprit :

— Maudit oiseau, hôte familier des nuits, m'annonces-tu quelque malheur ?

Un nouveau cri du hibou se fit entendre, l'ombre s'approcha de Borotin, il eut froid.

— Mon Dieu ! fit-il, que cette image cesse de me poursuivre. Ma dernière heure approche-t-elle, que je sente déjà ma main glacée

comme au cercueil ? Rien ne répond à ma voix : où donc est la mort? Où donc est la vie ?

Le vent s'engouffra en ce moment dans la cheminée et vint expirer en murmurant dans la chambre de Zenko.

-- Ah ! voilà de tristes présages, pensa-t-il.

Malgré lui, il douta de la victoire pour le lendemain, et s'étant raidi contre ses propres impressions, il se dit :

— Après tout, ce combat n'expose aucun des miens, au diable soit de ma faiblesse !...

— Zenko, répondit une voix lugubre, la justice de Dieu ne se trompe jamais !

Le comte tressaillit, il crut reconnaître la voix de sa victime, tout son sang lui remonta au cœur. Il ralluma sa bougie, regarda tout autour de lui et ne vit rien qui pût assombrir sa pensée. Non loin de lui, sur un portemanteau, était une robe de chambre en soie, d'un blanc devenu jaune.

— Voilà mon fantôme trouvé, dit-il, la lune aura donné là-dessus, mon imagination à fait le reste.... Quant à ces paroles fatales, je les

ai si souvent pensées, tout bas, que le vin peut bien me les avoir fait prononcer une fois tout haut.

Et le comte se rassura, puis il s'endormit du plus profond sommeil.

A son réveil, Zenko de Borotin rejoignit son frère, et tous deux s'entretinrent avec animation du but qui les réunissait. La nuit qui, d'ordinaire, porte conseil, avait été pleine d'enseignements pour Zenko. La vision de la comtesse lui faisait pressentir de graves malheurs. Son courage avait fléchi, et la prudence se substituant à l'audace, il se demandait :

— Dois-je persister dans mes projets ? N'est-ce pas un avis du ciel que ce pressentiment ? Certes, *tout songe est mensonge :* réveillé, mon esprit ne voit plus les choses comme dans les illusions de la nuit ; mais est-ce la fièvre qui m'en est restée ? Est-ce un retour à la sagesse ? Je sens comme une lumière descendre dans mon esprit pour changer mes dispositions.

— Frère, dit-il, cette nuit j'ai reçu comme

un avis du ciel; ma haine persiste, mais je n'ose plus descendre au fond de ma pensée : un douloureux pressentiment paralyse mes désirs. Que dois-je faire ? Puisque nous voici réunis, que la sagesse préside à nos entretiens, et voyons ensemble ce qu'il convient de faire pour conjurer le mal et pressentir l'avenir. J'ai toujours la même haine, ai-je la même confiance ? Je n'oserais l'affirmer : ma vision nocturne me préoccupe ; la légende des Borotin est devant mes yeux. Que votre avis me vienne en aide et dissipe le trouble qui m'oppresse ; car, pour moi, je voudrais ajourner nos projets.

— C'est impossible, mon frère; les Hussites mourront.

— Et nous peut-être avec eux.

— Puisque le sort nous prive tous deux d'héritiers, il vous faudra donner votre nom au gendre que vous choisirez.

— Jamais ! Je suis de cette race maudite qui porte malheur.

— Voulez-vous priver Berthe d'une famille?

— Son cœur la guidera mieux que ma volonté.

— Zenko, les hérétiques, continua Jaromir, ont fanatisé le fils que je vous destinais pour gendre, qui rachetait votre sang par le sien. Voulez-vous donc qu'en renonçant au combat je meure sans vengeance ? Voulez-vous qu'aucun des miens ne suive mon cercueil ? Voulez-vous que n'ayant pas d'héritiers, la vaillante épée de mes aïeux soit enterrée avec moi, faute d'un bras pour la porter.

— Et vous, en m'entraînant, ne précipitez-vous pas dans l'abîme la dernière branche du tronc dont notre aïeule était la souche ? Ah ! si elle doit errer sans repos jusqu'à ce moment, qu'elle se réjouisse, car une voix des ténèbres m'appelle au cercueil, et tout à l'heure, pendant que vous me parliez, il m'a semblé entendre à mon oreille comme un ricanement de démon. Ne me tentez donc plus, Jaromir ; si votre fils a déserté votre toit, ma fille m'attend sous le mien.

— Soit, Zenko, retournez sur vos pas, n'entrez pas dans la ville : mes amis et moi nous agirons sans vous.

Il y eut un moment de silence, cependant

Zenko ne rebroussa point chemin et Jaromir reprit :

— Demain, après la Cène, les Taborites se réuniront dans leurs granges pour y prendre un repas, ce sera leur dernier.

— Taisez-vous, Jaromir !

— Ils sont nombreux et nous aussi, la lutte dès lors devient égale, et, comme ils ont communié, si nous sommes vainqueurs, ils paraîtront devant Dieu en paix.

— Frère, ne vous engagez pas dans ce combat, vous succomberiez.

— Mieux vaut la mort qu'une vie obscure. Ne voyez-vous pas qu'avec leur libre examen de conscience, les Hussites du dernier rang de la société se croient à notre niveau ?

— Frère, le mérite seul doit être noble.

— Vous refusez d'entrer dans notre complot, pourquoi me suivez-vous ?

— Pour vous sauver, si je le peux.

— Prétendez-vous arrêter mon bras ?

— Je me jetterai entre vous et le danger.

— Vous serez des nôtres ! Dieu soit loué !

Ils entrèrent à ce moment dans Tabor ; le

peuple y arrivait en foule et plus de quarante mille étrangers se trouvaient réunis là, des différents points de la Bohême, pour y célébrer la cène commémorative. Les seigneurs y étaient en petit nombre, encore les regardait-on avec défiance, comme les ennemis naturels du progrès.

Le catholicisme pesait de toutes parts sur l'Europe, avec son principe absolu d'autorité, qui exclut la liberté. Jean Huss, en préconisant la doctrine du libre examen, avait donné à la conscience humaine son critérium.

L'esprit se sentait plus libre sous cette croyance, et la nouveauté du dogme donnait à la fois plus d'ardeur.

Les Hussites passaient donc sans beaucoup de respect devant les seigneurs ; cependant ils s'inclinaient devant Zenko de Borotin, car ils lui avaient vu faire des actions d'éclat et des actes de loyauté qui relevaient à leurs yeux son blason. Ils sentaient qu'entre les autres seigneurs et celui-ci, il y avait une distance que la religion même ne pouvait franchir ; mais leur susceptibilité ne faisait

naître aucun soupçon à l'égard de Zenko; peut-être, la légende lui donnait-elle pour père un homme de leur rang ; peut-être, aussi, l'aimaient-ils pour son mérite personnel.

La nuit était proche et couvrait déjà d'une teinte pâle la ville de Tabor, lorsque Zenko et Jaromir de Borotin mirent pied à terre. Les deux frères soupèrent frugalement, comme ceux de leur nation, et s'étant souhaité une bonne nuit, ils rentrèrent dans leur chambre en se disant : à demain!

Le lendemain, les fidèles se rendirent de bonne heure au lieu où devait se donner la cène, et tout se passa selon les vœux de la piété. Mais le soir, lorsque chaque famille fut rentrée sous son toit, une horde nombreuse de soldats du roi se répandit dans les rues et, munie de torches, mit le feu à chaque maison. Bientôt, aux entretiens familiers succède un cri de terreur, la flamme monte et tourbillonne. Le désespoir est dans toutes les âmes, la frayeur sur tous les visages : au secours! crient les femmes, sauvez nos enfants et nos pères. Aux armes ! exclament les hommes,

mort aux traîtres ! Sauvons la ville sainte ou périssons sous ses ruines ! Et chaque homme est un soldat, et chaque soldat est un héros ! Jaromir et Zenko sont au milieu de la mêlée.

— Frère, s'écriait Zenko, en voyant Jaromir s'exposer aux plus grands dangers ; veillez sur vos jours, ce n'est pas une guerre que cette lutte, c'est une révolte ; le nombre vous écrasera.

— Ne craignez rien, exclamait Jaromir, je suis sûr de mon épée.

— Cette lutte maudite vous sera fatale ; croyez-en mon pressentiment, ce n'est pas en vain que l'ombre de l'aïeule s'est montrée à moi. Un malheur nous menace : cette lugubre apparition nous les a toujours annoncés.

— Eh bien ! on n'échappe pas à sa destinée ! Que le sort des armes décide !

Et Jaromir, semblable à un lion, se jeta plus intrépide dans la mêlée. L'élan qu'il avait pris semblait assurer son succès; déjà, de tous côtés ses soldats criaient : Victoire ! lorsqu'un homme de haute taille se jetant

sur lui vivement, le perça d'un poignard, qu'il laissa dans la plaie.

— Vengeance ! exclama Jaromir, je suis mort !

— Mort ! répéta Zenko, et s'approchant de son frère, il arracha le poignard de la blessure mortelle.

Et je dois dire ici que les soldats du roi prenant parti pour les disciples de Jean Huss, lorsqu'ils virent Jaromir étendu sans vie, décidèrent par leur trahison du succès de cette journée.

— Ah ! pensa Zenko, la trahison porte malheur ; pour avoir trahi leurs époux, notre aïeule et la comtesse errent au séjour des sépulcres ; pour avoir trahi les Hussites, mon frère meurt ! Le coupable ne va pas où vont les justes, et tant qu'un rejeton de notre branche existera, le repos ne sera pas donné à notre aïeule.

Zenko de Borotin rendit à son frère les derniers devoirs et quitta Tabor huit jours après, sans avoir communiqué avec aucun de ceux de son rang. Son écuyer Gauthier reçut

l'ordre d'envelopper d'un crêpe le poignard, qui avait arraché la vie à Jaromir et de l'emporter au château, pour être placé dans la salle des armures, à côté de celui qui avait tué l'aïeule.

Le serviteur obéit à cet ordre, mais quelle ne fut pas sa surprise, lorsqu'en examinant le manche du fatal instrument, il le trouva sculpté aux armes de son maître, et semblable de tout point à celui de l'aïeule. Il se perdait en conjectures, lorsque, peut-être, il n'y avait eu qu'un seul poignard pour deux crimes. Cependant, il n'en parla pas à Zenko, et comme déjà il y avait vingt légendes au château, pour expliquer l'inexplicable, il pensa qu'une de plus n'ajouterait rien au merveilleux de ce récit.

Zenko de Borotin, appesanti dans ses sombres pensées, laissait les rênes tomber sur le cou de son cheval qui, la tête baissée, semblait partager la tristesse de son maître.

Gauthier suivait à quelques pas, n'osant ni interroger le comte Zenko, ni se plaindre de sa lenteur. Un profond soupir qu'il exhala, fit sortir Borotin de sa rêverie.

— Gauthier, lui dit-il, l'ennui te gagne, je n'ai pas besoin de toi, prends les devants, va annoncer à ma chère Berthe mon retour et son deuil.

L'écuyer partit et en quelques heures fut en vue du château.

— Tu reviens seul, lui demanda Ilka sa femme, je l'avais pressenti ! où est notre gracieux seigneur ? pourquoi l'as-tu quitté ?

— Hum ! hum ! ce sont choses graves, répondit Gauthier : et ramenant son cheval à l'écurie, il raconta à Ilka la trahison des soldats du roi, le combat qui en avait été la suite, enfin, la mort de Jaromir.

— Il est tombé sous le fer que voici ! exclama-t-il, et si je croyais comme toi aux sortilèges, je dirais que le diable a forgé deux poignards semblables, ou qu'il a volé celui de l'aïeule, pour en frapper le petit-fils.

— Et tu dirais vrai, répéta Ilka, car le poignard a disparu de la grande salle, le jour même de votre départ... ainsi s'accomplissent les prophéties...

— C'est bête, ce que tu dis là, femme...

certes, je ne crois pas aux malins esprits, mais tu me donnes des doutes... que diable !... je veux bien me battre contre des hommes comme moi, mais contre des démons, c'est autre chose, rien que d'y penser j'en ai le frisson...

— Gauthier, la légende ne peut mentir : le dernier des Borotin doit tomber sous les coups du poignard fatal.

Ici Gauthier se signa, puis, repoussant le poignard au loin, il ajouta : *Vade retro, satanas.*

Ilka ramassa l'arme et lui dit :

— Garde-toi bien de la jeter, le diable nous l'avait emportée, le bon Dieu nous la rend, il faut la remettre à sa place.

Puis d'un ton amical, elle continua :

— Tu ne sais pas, notre homme, combien de maux nous ont assaillis depuis ton départ du château. Mademoiselle Berthe a failli périr dans la forêt, en s'y promenant seule. Un beau cavalier l'a sauvée des mains des brigands et l'a reconduite ici ; mais, depuis ce temps, la jeune fille est devenue rêveuse, et je me trompe fort, ou mal d'amour lui tient au cœur.

— Hum ! hum ! murmura Gauthier, ce serait d'un triste présage : ces Borotin, ça ne se marie pas comme les autres, et vous verrez que monseigneur froncera le sourcil en embrassant demoiselle Berthe, s'il la trouve moins fraîche, moins gaie qu'au moment de son départ.

— Ce serait sa faute, pourquoi s'en allait-il ?

— Il trouvera que c'est la vôtre, femme.

— J'ai de quoi lui répondre, on n'empêche pas un cœur d'aimer quand son heure est venue,.. et il n'y a plus à garder un cœur qui s'est donné...

— Avec moins de langue et des yeux plus clairvoyants, vous auriez empêché le loup d'entrer dans la bergerie, Ilka.

— Gauthier, vous êtes injuste...

— Voyons, femme, conviens que j'ai raison et parons au mal, si c'est possible.

— A la bonne heure, j'entends de cette oreille... Va d'abord replacer cette arme, le poignard de l'aïeule, car c'est celui qui l'a tuée.

— Miséricorde ! je n'ose plus y toucher...

— J'irai donc, moi qui n'ai pas peur, et si le

seigneur Zenko avait pris garde à cette lame, il l'aurait au loin rejetée; mais un nouveau malheur plane sur ceux de sa race, prions, Gauthier, pour nos maîtres et pour nous.

Et Ilka, convaincue qu'elle tenait le poignard dit de l'aïeule, courut le remettre à sa place. A son entrée dans la salle d'armes, un bruit étrange, assez semblable au frôlement d'une robe, la fit se retourner vivement ; ses regards se portèrent sur le portrait de l'aïeule, et elle crut voir l'image s'animer, puis entendre un soupir se faire dans une poitrine oppressée.

Ilka murmura tout bas :

— Ombre de l'aïeule, apaisez-vous....

En disant cela, elle accrocha le poignard, et soit frayeur, soit maladresse, le laissa tomber.

— S'il s'était cassé ?... observa-t-elle en le ramassant.

Elle le prit et ses doigts en furent humides.

— Du sang !!... fit-elle.

— Du sang ! répéta une voix.

— Maudite voix ! que tu es triste !

— Triste, répéta l'écho.

La femme Gauthier se signa et, accrochant le poignard, se hâta de sortir de ce séjour de regret et de deuil : son mari l'attendait à la porte.

— Décidément, lui dit-elle, Gauthier, il se passe de drôles de choses dans cette demeure... l'écho m'a fait une peur terrible dans la grande salle d'armes et figurez-vous que j'ai vu le portrait de l'aïeule s'animer, quand j'ai ramassé ce poignard sanglant, pour le pendre.

— Du sang ! fit Gauthier en pâlissant ; il n'y en avait pas à l'arme, femme, il n'en avait pas.

— Vrai ?

— Aussi vrai que je suis ton mari ; alors, le diable a fait des siennes.

— Que crains-tu? reprit Ilka; les farfadets et les démons ne s'attaquent guère à de pauvres diables tels que nous ; n'entrons pas dans la salle d'armes et ne parlons plus de l'aïeule, tout est là.

— Tu sais bien, femme, que le seigneur Borotin est mon frère de lait, que je mourrai à son service.

Ilka ne répondit pas et soupira. Dans ce

soupir, il y avait un regret et une soumission; Gauthier le comprit, car il l'embrassa et tous deux gagnèrent le pavillon qui leur servait de demeure, et de logement de concierge, fonction qu'ils remplissaient au château.

CHAPITRE TROISIÈME

SECRET DU COEUR

Berthe ayant appris que Gauthier était de retour, courut à sa rencontre, et l'abordant :

— Mon père ? demanda-t-elle ; qu'as-tu fait de mon père ?

— Tranquillisez-vous, demoiselle, il est sur la route et probablement près du château ; mais je reviens porteur d'une triste nouvelle, le seigneur Jaromir est mort au champ d'honneur ; le deuil entre une fois de plus dans votre noble famille, Dieu le veut !

Berthe pleura, non sur son oncle, qu'elle ne conaissait pas, mais sur son père dont elle partageait la douleur.

— Ainsi, toujours le deuil, répétait-elle ; toujours aux vivants le souvenir des morts !

L'aïeule d'abord, la comtesse ensuite, puis sa mère, un oncle maintenant!... Que de larmes!.. Fais, ô mon Dieu, que ce soient les dernières, donne-nous la paix et la sécurité!

Tout en songeant ainsi, Berthe se dirigea vers le pont-levis du château, et elle vit venir son père, qui, de loin, lui envoyait un signe de la main.

— Bienvenu sois-tu, murmura-t-elle ; que ta bénédiction m'épure si j'ai péché. Le hasard ne fait pas nos destinées, nous marchons pour obéir à une loi supérieure et providentielle, pourquoi me repentirais-je de ce que j'ai fait, lorsqu'à côté du mal s'est trouvé le bien ? J'ai été imprudente, c'est vrai ; cependant, sans mon imprudence, eussé-je connu celui qui, maintenant, fait ma vie ? Ah ! je ne peux me repentir, mon bonheur ne m'a pas trop coûté ! Mon père aura deux enfants à aimer. Yvann lui fera oublier son fils.

Berthe eût rêvé longtemps ainsi, mais le piaffement d'un cheval arrêté devant la herse, la rappela à elle.

— Gauthier, voici mon père ! cria-t-elle.

Le vieux serviteur accourut, leva la herse, et le comte Zenko se trouva dans les bras de sa fille. Tous deux pleuraient sans se parler. Il y a tant d'éloquence et de sympathie dans le silence de la douleur, Berthe craignait d'interroger son père, il paraissait si triste ! Lui, à son tour, n'osait la questionner, cependant il la trouvait pâle et soucieuse. « Gauthier lui aura tout conté, pensait-il ; c'est une âme si tendre, elle souffre pour nous deux. »

Il est certain que Berthe de Borotin était préoccupée, et qu'est-ce qui peut préoccuper les jeunes filles, sinon l'amour ? Berthe aimait en effet, avec son cœur de seize ans et sa nature allemande développée dans le silence des bois, exaltée par la rêverie. En l'absence du seigneur Zenko, elle avait poussé sa promenade, hors du château, dans une partie du bois voisine de la route et souvent fréquentée par des bandes de malfaiteurs qui, sous prétexte de servir Huss ou le pape, pillaient les châteaux, incendiaient les granges et détroussaient les voyageurs. Or, un jour, au moment où Berthe entrait dans une allée ombreuse, deux traî-

nards de l'une de ces hordes s'acheminaient pour aller rejoindre leurs camarades. La fille de Zenko était pour eux de bonne prise, ils la suivirent et la tenaient déjà pour leur proie, tant elle s'enfonçait insouciante dans le bois.

— Eh ! Trimm, fit l'un en touchant le coude à son camarade, voilà du gibier friand.

— Oui, ma foi, répondit Trimm à demi-voix ; il nous faudra l'emmener au capitaine, ça nous vaudra une outre de genièvre.

— L'emmener ? Je pense à la garder.

— Pour nous deux ? fit Trimm.

— Je ne partage pas un aussi fin morceau.

— J'y ai droit comme toi.

— Soit ; tirons au sort.

— D'abord, prenons la belle.

— C'est dit.

Les deux hommes se turent et, s'avançant doucement, saisirent, chacun d'un côté, les bras de Berthe, au moment où elle se retournait, surprise par un bruit de pas. Elle jeta un cri de terreur.

— Silence ! lui dit Trimm ; nous sommes gens d'honneur ; n'ayez pas peur, nous ne

voulons vous faire aucun mal, mais il faut nous suivre de bonne volonté.

— Je suis la fille du seigneur Borotin, vous ne voudriez pas m'enlever à mon père.

— Bravo ! raison de plus, il a de quoi payer votre rançon.

— C'est un ennemi des Hussites.

— Nous ne sommes rien, nous ; l'argent est notre Dieu.

— Alors, je suis perdue.

— Vous êtes sauvée, si vous voulez m'aimer un peu, ajouta Trimm.

— Plutôt mourir ! répondit Berthe.

Ils l'entraînèrent, et bientôt ils allaient atteindre leur but. Cependant, un homme paraît au loin, il est armé.

— Attention, Jacques, fit Trimm, gibier de chasse.

— Calixtin ou papiste, demanda Jacques ?

— N'importe ! tire dessus.

Jacques fit feu... le coup n'atteignit pas le but ; mais Berthe cria : Au secours ! au secours ! Et le jeune homme attaqué accourut en menaçant les deux bandits de leur brûler la cer-

velle, s'ils ne mettaient pas en liberté la femme dont ils avaient fait leur proie.

— Viens la prendre, lui cria Trimm, en le couchant en joue.

Il n'hésita pas, courut rapide comme une flèche, et porta de si rudes coups aux bandits, qu'en un instant, il eut arraché Berthe de leurs bras. L'un d'eux résistait encore, mais ses efforts tendaient à s'assurer une retraite, et dès qu'il put l'effectuer, il prit la fuite, laissant son ami Trimm mort sur la place.

Tout cela avait été si rapide, que Berthe, pendant le combat, s'était évanouie, et lorsqu'elle reprit ses sens, son libérateur était à ses pieds, lui prodiguant des soins.

— Ne craignez rien, Madame, lui dit-il ; d'où que vous soyez, je vous reconduirai, heureux de rendre à votre famille un trésor dont elle doit être fière.

Berthe le remercia et lui raconta comment une imprudence l'avait jetée aux mains de ces bandits.

— Ils ne reviendront pas, reprit-il ; je les ai mis dans un état qui rend toute tentative

impossible, et si celui qui a fui, ramenait du renfort, je sens que le bonheur de vous avoir vue me donnerait le courage de vous défendre.

Berthe leva les yeux sur son libérateur, pour le remercier par un sourire ; leurs regards se rencontrèrent et la jeune fille rougit, car du choc de ce regard avait jailli une étincelle qui porta le trouble en son cœur.

— Ne rougissez pas, ne tremblez pas, reprit le jeune homme ; votre volonté sera ma volonté. Si ma vue vous intimide, je vous suivrai sans vous approcher ; si ma parole vous effraye, je me tairai.

— Ne vous éloignez pas, balbutia Berthe ; je vous dois plus que la vie, et je vous conjure de venir au château de mon père, non pour y recevoir aujourd'hui l'accueil qui vous y est dû, mais afin d'y revenir quand le seigneur Zenko y sera. C'est un noble gentilhomme, et plus fort sur le point d'honneur que sur les titres de noblesse.

— Il est hussite? demanda le jeune homme.

— Non, il est leur loyal ennemi.

— Moi, j'allais à Tabor, pour la commu-

nion commémorative du six juillet, je voulais m'unir au deuil de ce jour, anniversaire du martyr de Jean Huss; la Providence m'a détourné de ma route, je n'aurai plus le temps d'arriver à Tabor ; mais j'ai pu vous ramener sous le toit de vos pères, et dans ce souvenir il y a le bonheur de ma vie.

— Votre bonne action sera toujours présente à ma pensée.

— Vous me permettrez de revenir ?

— Je vous le demande.

— Ah ! que ne suis-je roi de Bohême ?

— Pour faire le bonheur de vos sujets ?

— Pour mettre ma couronne et mon cœur à vos pieds.

— Je rejetterais la couronne.

— Et le cœur ?

— Mon père dit que l'amour porte malheur aux jeunes filles.

— Il embellit les jeunes femmes, et si les vœux suffisaient, je prierais Dieu d'être aimé de vous.

— Vous ne me connaissez pas.

— Je vous ai devinée.

— Et vous croyez ?...

— Que mon sort est désormais de vous adorer.

Il soupira ; Berthe sentit à son tour sa poitrine oppressée, et, comme ils arrivaient au château, elle lui dit avec émotion :

— J'ai le cœur plein de reconnaissance, Monsieur ; revenez voir mon père; si vous êtes sincère et digne de son nom, prononcez-vous, demandez ma main, je ferai des vœux pour qu'il vous l'accorde.

— Serait-il vrai ? s'écria le jeune homme.

Pour toute réponse, Berthe mit une main sur son cœur et lui tendit l'autre. Il la baisa.

— Je reviendrai, ajouta-t-il.

Berthe rentra tout émue et, pour cacher son trouble, raconta dans les plus petits détails son aventure du bois.

— Oh ! demoiselle ! lui dit Ilka, ce jour était un vrai jour de malheur, car un étranger s'est introduit dans le château, en me demandant d'un air sinistre : « Une arme, par pitié ! » Je n'ai eu garde de le satisfaire, et je suis allée dans votre chambre vous conter cela. Ne vous

trouvant point, je revenais pour le congédier, et je l'ai vu fuyant, muni du poignard de l'aïeule.

— Se pourrait-il ! exclama Berthe ; oui, dès ce jour, le malheur est sur nous !

Et pendant une semaine que dura l'absence du comte de Borotin, la jeune fille eut l'âme angoissée, se demandant : « Me pardonnera-t-il d'avoir abusé de ma liberté, et d'être cause de la disparition de ce fatal poignard ?

Mais Berthe aimait, elle était aimée, son libérateur fut son consolateur, car il revint le lendemain et tous les jours, si bien qu'en une semaine leurs cœurs n'avaient plus de secrets l'un pour l'autre, et leur avenir s'était uni par un serment d'amour.

Or, au moment où Zenko de Borotin descendit de cheval pour presser dans ses bras sa fille bien-aimée, Yvann venait de quitter Berthe, et se dirigeait tristement à travers le bois, vers une demeure de paysans, chez lesquels il avait trouvé asile.

— A demain, lui avait dit son amie.

— A demain ! avait-il répondu.

Il n'y eut pourtant pas de retour pour lui, le lendemain ; un vieux serviteur lui écrivait : « Votre mère est mourante, elle vous attend ; venez. » Il partit, sans avoir le moyen de prévenir Berthe ; le temps des rudes épreuves commençait pour eux.

Laissons-le donc aller rendre les derniers devoirs à sa mère, et revenons au château de Borotin, au moment où ce seigneur y rentrait.

Le comte Zenko était un homme de quarante-cinq ans, vieilli par les fatigues du soldat et par les épreuves du chef de famille. Comme tant d'autres seigneurs de son âge et de son pays, il s'était jeté avec passion dans le mouvement des idées nouvelles; mais, convaincu, plus tard, que les gouvernements ont intérêt à voiler aux hommes la vérité qui conduit à Dieu, il s'était retiré de la lutte et vivait seul dans le domaine de ses pères, ne se sentant ni le bras assez fort, ni le courage assez grand, pour avoir chance de déraciner le mal.

Sa fille, une gouvernante et quelques serviteurs dévoués, tel était son entourage. Le château des comtes de Borotin, situé à quatre

lieues de Tabor, non loin de la rivière d'Albe, avait, pour plus proches voisins, les seigneurs de Boritz, de Cassin et de Platzow. C'était une forteresse imprenable, située au milieu des bois, entourée de fossés et admirablement disposée pour fournir matière aux fabliaux et aux légendes bohémiennes.

Zenko de Borotin, quoique d'une noblesse obscure par son père, prétendait descendre, par sa mère, de la reine Lyboussa, célèbre dans l'art de la divination, et qui plaça les femmes aux plus hautes fonctions de son royaume. Il avait élevé Berthe dans cette indépendance et cette dignité de la femme, sans lui ouvrir les yeux sur ce qui pouvait déflorer son innocence, ou altérer la pureté de son âme. Berthe savait en science tout ce qu'un homme pouvait alors en savoir, mais elle ignorait les plus simples choses du monde, et lorsque l'amour se fit jour dans son cœur, la vie s'ouvrit pour elle sous un nouvel aspect. Feindre ? elle ne le savait pas, aussi se laissa-t-elle aller à ce sentiment, comme sur une douce pente.

Sans être belle, la jeune fille avait les grâces de son âge; elle avait mieux : son cœur était un inépuisable trésor de bonté.

Pour la première fois, en se retrouvant avec son père, elle éprouva une sorte de malaise douloureux qu'elle attribuait à son deuil, et qui n'était que le résultat de sa nouvelle situation.

Ce qu'on ne lui dit pas, un père le devine; Borotin comprit donc que sa fille avait un secret pour lui, et présumant que l'amour pouvait être pour quelque chose dans ce secret, il lui dit, en l'attirant doucement sur son sein:

— Ma fille, tes joues ont pâli, tes regards ont perdu leur vivacité, n'as-tu rien à m'apprendre ? ne s'est-il rien passé depuis mon départ ?

Sans hésiter, Berthe lui raconta son aventure de la forêt ; mais lorsqu'elle eut à parler de son libérateur, elle rougit et balbutia, si bien que Borotin se dit :

— L'amour est au cœur de ma fille.

— Et ce libérateur, enfant, lui demanda-t-il, ne l'as-tu plus revu ?

— Oh ! si, mon père, reprit Berthe avec vivacité, il est revenu.

— Plusieurs fois ?

— Tous les jours.

— Tous les jours ! répéta Zenko.

— Il reviendra demain, il veut vous voir, vous connaître ; il vous aime déjà.

— Il t'a sauvé l'honneur et la vie, il m'est cher aussi.

— Son âme est si élevée ! son intelligence si supérieure !

— D'antique blason ?

— Je l'ignore, mon père.

— De quoi te parlait-il ?

— Il me disait qu'il m'aimait.

— Et toi ?

— Eh bien, mon père, moi aussi.

— Sans doute ; la reconnaissance....

— Plus que cela.

— Quoi donc ?

— La sympathie.

— Berthe, reprit Borotin, je n'engagerai ton avenir qu'à un homme digne de toi. Tu es mon seul enfant, mon unique affection ; je

dois t'éviter les malheurs dont nous avons souffert, le deuil entre encore dans notre famille, encore un Borotin de moins. Hélas ! il ne reste que moi de cette race damnée, et lorsque je ne serai plus, le ciel te sourira, je l'espère, ma Berthe.

— Vous, nuisible à mon bonheur, mon père ? mais si je ne vous avais plus, saurais-je jouir de rien ?

— Chère enfant ! je verrai ce jeune homme.

— Vous l'aimerez.

— Donne à ma douleur le temps de se calmer, mon frère est à peine dans la tombe.

— Je le pleurerai avec vous.

Le comte embrassa sa fille, lui raconta les événements de son triste voyage, sans y mêler la vision de la comtesse, puis, les heures ayant marché, il dit à Berthe :

— Bonsoir, enfant ; voici le moment du repos, que Dieu te le donne.

Il la bénit.

— Bonne nuit, mon père, fit Berthe ; je vais prier pour vous.

Tout bas elle ajouta :

— Je vais penser à lui.

Zenko la devina, car il reprit :

— N'y pense pas trop.

Ils se séparèrent.

CHAPITRE QUATRIÈME

CHEZ LA MÈRE D'YVANN

Berthe, rentrée dans sa chambre, pensa aux événements de la journée et pria Dieu, avec l'espérance de voir le lendemain, à l'heure accoutumée, son Yvann bien-aimé. Le sommeil, durant la nuit, la berça par de doux songes ; mais, comme dit le proverbe : *Songes, mensonges.*

En effet, Yvann ne vint pas, et pourtant le soleil s'était levé radieux, et les oiseaux faisaient entendre sous le bocage leur concert d'amour ; le ruisseau courait sur les mêmes algues, rien n'était changé que l'état du cœur de Berthe.

D'abord, elle trouva une excuse à cette absence du bien-aimé.

— Il a craint de venir dès le premier jour, pensa-t-elle

Mais il ne vint pas le lendemain, ni les jours suivants, et la pauvre jeune fille, de plus en plus renfermée dans sa douleur, donna bientôt de sérieuses inquiétudes à son père.

— Ma Berthe souffre, lui dit-il, un matin, en l'embrassant; mais ma Berthe est pure, elle a aimé un homme indigne d'elle ; le chagrin d'un tel amour ne sera pas au-dessous de son courage, elle choisira le plus digne d'entre nos voisins, pour en faire son époux.

— Hélas! murmura celle-ci.

— Voyons, ma fille, veux-tu ajouter ta tristesse à la mienne? ou te verrai-je de nouveau vive et souriante comme l'espérance? Le fils du seigneur de Wilanss me demande ta main; c'est un cavalier accompli; que dois-je répondre?

— Que je désire rester auprès de vous, mon père.

— Son intention n'est pas de t'enlever à ma tendresse.

— Je ne saurais consentir sitôt à cet hymen.

— Crains d'entretenir des regrets coupables.

— Je ne veux pas avoir à me repentir d'une résolution qu'il ne dépendrait pas de moi de changer. Une voix intérieure me dit d'absoudre Yvann ; voudriez-vous me le faire condamner? Je n'ai que seize ans, mon père, qui nous presse? Ne sommes-nous pas heureux ensemble? pourquoi mettre un tiers entre nous? Il m'est si doux de vous tout reporter et de n'avoir de volonté que la vôtre! Un mari serait jaloux de vous peut-être : mon affection, mes soins, il prétendrait que je les lui dois exclusivement, et ne se contenterait pas de la moitié que je vous aurais prise pour la lui donner; laissez-moi vous aimer, vous servir, et je vous promets de tâcher d'oublier celui qui vit encore dans ma pensée.

Borotin n'eut pas la force de s'opposer au désir de sa fille, il crut que le temps aurait plus de logique que lui, et il laissa marcher le temps.

Yvann, en quittant l'asile qui le plaçait si près de sa chère Berthe, s'était promis d'y revenir, ou de lui écrire s'il était obligé de prolonger son absence. Il trouva sa mère

très malade, et ne put d'abord s'occuper que d'elle. Le troisième jour, la vie parut revenir un peu, la malade en profita pour s'entretenir seule avec son fils.

— Yvann, lui dit-elle, votre père vous a maudit en mourant!

— Maudit! répéta le jeune homme.

— Oui, maudit; vous le voyez, je suis à deux pas de la tombe, et je vous maudirai si vous ne rentrez pas dans la religion de vos aïeux, si vous ne jurez pas sur le blason de votre famille de soutenir le nom qui vous appartient.

— Ma mère, votre malédiction serait mon désespoir; mais puis-je trahir ma conscience, et soutenir des principes auxquels je ne crois pas?

— Ainsi, vous persistez? vous voulez que Dieu me fasse descendre au séjour des damnés, pour me punir d'avoir porté dans mes flancs un tel fils?

— Ma mère, Dieu, qui est la parfaite justice, ne peut pas prendre plaisir à torturer ses créatures; ne craignez donc pas de sa part

un châtiment impossible, et laissez-moi la responsabilité de mes actes. Nul ne porte que la peine de ses propres fautes, et vous, ma mère, qui avez tout fait pour me combattre, vous ne serez pas punie de mon entêtement, résultant d'une conviction.

— Vous vivrez donc dans l'impénitence?

— Je vivrai selon ma foi.

— Vous, un Hussite, un enfant du démon!

— Un nouveau croyant, ma mère, et mieux qu'un hussite, car je crois Dieu plus grand que vous ne le faites. Je le vois le même *partout* et pour tous, le prenant pour type de la vie universelle et travaillant incessamment à la transformation générale de l'humanité. Quelle jouissance éprouverait l'être infini, ma mère, dans la punition de ce que vous appelez vos péchés?

— Oh! taisez-vous! taisez-vous! vos paroles sont comme autant de poignards qui m'entrent dans le cœur.

La mère d'Yvann se tut; mais tout bas elle répétait en se frappant la poitrine:

— C'est ma faute! c'est ma grande faute!

Ses forces semblaient l'abandonner; Yvann se jeta à ses genoux, et, pressant ses mains, il s'écria :

— Non, vous ne mourrez pas, ô ma mère; demandez-moi mon sang, demandez-moi ma vie, je vous obéirai, vivez!....

Elle lui sourit douloureusement, et réunissant ses dernières forces :

— Mon fils, ajouta-t-elle, avant de mourir votre père me fit jurer de vous remettre les papiers que voici, ce sont ses dernières volontés. Vous êtes engagé, sur son honneur, à une riche héritière; si vous voulez combler nos vœux, vous serez l'époux qu'elle attend, sinon laissez-moi mourir loin de votre vue.

— Oh ! ma mère !... exclama Yvann.

Il se tut, car la malade s'affaiblissait en murmurant :

— Jurerez-vous, Yvann, jurerez-vous?

— Que puis-je?

— Prenez ces papiers; deux ans vous sont donnés pour les ouvrir et les méditer. Adieu!..... je.....

Elle expira. Yvann resta longtemps absorbé dans sa douleur; les dernières paroles de sa mère retentissaient de son oreille à son cœur; ne plus voir Berthe! renoncer à l'aimer! c'était plus pour lui que cesser de vivre. Pas un ami n'était là, pour le consoler, pour le diriger; il ne se sentait plus la force de prendre un parti, la tristesse le tenait courbé sous sa main pesante.

C'est que, de tout temps, un mystère avait pesé sur la destinée d'Yvann.

— Ton père pourrait bien n'être pas ton père, lui avait dit le capitaine Boleslas, auquel il donnait ce nom.

Et le jeune homme s'était demandé : qui suis-je donc?

Tantôt, il lui semblait être d'antique origine; tantôt, il se sentait peuple par ses aspirations. Maintenant, seul de sa famille, qui l'éclairerait, sinon les papiers qui faisaient le meilleur de son héritage ?

Une vieille servante, attachée à sa mère, essaya seule de le calmer.

— Jeune homme, lui disait-elle, l'oiseau

placé sur la plus basse branche d'un arbre peut atteindre à la plus élevée. Il ne faut pas rester stationnaire. Votre père était un vaillant capitaine qui vous a appris son métier; marchez devant vous, vous trouverez chemin à faire.

A quelques jours de là, cette femme offrit à Yvann de lui donner pour serviteur son plus jeune fils, Patrick, garçon adroit et intelligent.

— Veux-tu aller porter une lettre? lui demanda son maître.

— Loin?

— A plusieurs lieues.

— J'irai.

Il était parti, mais à quelques centaines de pas, il rencontra le capitaine Boleslas, et il revint à toute vitesse, en criant de loin :

— Ma mère, ma mère, le capitaine n'est pas mort; quittez vos habits noirs, le voici qui vient, il n'est qu'un peu brûlé du soleil.

— Dieu me pardonne, c'est vrai, fit la mère, il y a donc du sortilège dans tout ceci?

Boleslas, comme un franc soldat, donna des

larmes à la défunte ; après quoi, relevant sa moustache :

— Or çà, jeune homme, dit-il, nous voilà sur le terrain des révélations, car vous n'êtes pas du sang des Boleslas ; il y a eu du sortilège de femme dans cette affaire. J'avais un fils, beau comme le jour, un fils fait à mon image ; on me l'enleva, nos troupes de bohémiens nomades ne se plaisent qu'à ces jeux, pour renverser les fortunes et se créer des ressources par le prix des rançons. Votre mère n'était pas ma femme, mais l'épouse dévouée d'un grand seigneur. Elle a dû vous remettre des papiers, qui éclaireront votre avenir.

— Je les ai ; mais, de grâce, expliquez-moi comment on vous a cru mort.

— Je suis resté sur le champ de bataille ; après la mêlée, on m'a retrouvé ; j'en suis quitte pour quelques meurtrissures et deux doigts de moins, ça n'empêche pas de se bien porter.

Yvann fut heureux de retrouver celui qu'il appelait son père ; il lui sembla que cette première moitié de son existence expliquée,

faciliterait l'autre moitié; cela le rendit patient.

Ses affaires réglées, il résolut de partir, d'aller se jeter aux pieds de sa Berthe adorée.

— Où voulez-vous courir? lui demanda Boleslas.

— Chez le seigneur Zenko de Borotin.

— Au château de l'aïeule? Tu me passerais plutôt sur le corps que de me voir consentir à te laisser faire pareille folie. Le château des Borotin est la demeure des esprits infernaux; une fois dans leurs griffes, il est difficile d'en sortir, je te parle par expérience.

— Mais, mon père, j'y suis allé, j'en suis revenu, je peux donc y retourner.

— Tu es fou! te dis-je.

— Oui, fou d'amour pour la jeune Berthe.

— Malheur! malheur! malheur! Tous ceux de cette race sont maudits comme leur aïeule a été maudite!

— C'est impossible.

— Voilà les esprits forts, c'est l'impossible qui les tue. Écoute, Yvann, je connais le sei-

gneur Zenko, c'est un vaillant soldat; mais tout brave qu'il est, l'aïeule le ferait trembler, s'il lui prenait fantaisie de secouer la poussière de son tombeau; car elle ne doit revenir sur la terre que pour anéantir les rejetons des Borotin, et Dieu merci, le comte n'a pas d'héritiers.

— Il a une héritière.

— C'est bien différent.

— Père, vous êtes la dupe d'une fable.

— Amen! n'en parlons plus; j'aimerais mieux avoir affaire à trente vivants à la fois qu'à un mort.

Yvann ne voulut pas contrarier Boleslas, mais il pensa :

— Je partirai sans le lui dire.

Avant de prendre cette résolution, il voulut cependant examiner le paquet scellé que lui avait remis sa mère, et ayant rompu le premier sceau, il lut :

« Yvann, si tu veux respecter une volonté sacrée, ne quitte pas avant la fin de 1427 les lieux où ta mère est morte. Sois confiant, aie du courage, ton sort sera heureux un jour, attends. »

— Attendre ! attendre ! répéta-t-il, renoncer à elle, je ne le pourrai pas.

Il voulut continuer à lire ses papiers, mais la seconde enveloppe portait :

« A ouvrir en 1427. »

— Allons, décidément, je ne saurai rien ; mais, du moins, je reverrai Berthe, et que m'importe le reste ?

Il mit donc ordre à ses affaires, et, comme Boleslas était absent en ce moment, il pensa que l'exécution de son projet ne pourrait être retardée par aucun nouvel obstacle.

Le lendemain, il fit seller son meilleur cheval et partit pour le fief de Borotin.

— C'est mal à moi, pensait-il, de violer les ordres de ma mère, mais l'amour n'est-il pas plus fort que le devoir ? plus fort que la raison ?

Et il avançait toujours, lorsqu'en face de lui, il vit venir Boleslas.

— Tu n'iras pas plus loin, grommela le capitaine en fronçant le sourcil ; j'arrive de Borotin, la fille du comte se marie.

— C'est impossible ! fit Yvann.

— C'est vrai, répondit Boleslas, elle épouse le seigneur d'Eschen; mon camarade Gauthier m'a donné tous ces détails, la noce aura lieu dans huit jours.

— Je tuerai ce d'Eschen.

— Elle l'aime.

— Raison de plus.

— Es-tu fou ?

— Je suis amoureux.

— D'une femme qui t'oublie, qui te trahit ?

— La perfide, c'est elle que je devrais punir.

— Venge-toi en l'oubliant.

— Le moyen ?

— Il faut aimer ailleurs.

— Le cœur ne s'attache pas à deux amours à la fois. Adieu, mon père.

— Où cours-tu?

— Chez le seigneur Zenko.

Boleslas voulut le suivre, il ne le put pas, et bientôt il vit le cheval d'Yvann s'arrêter, se cabrer et refuser d'aller plus loin.

— Allons, fit-il à sa monture, avance donc, qui t'arrête ?

L'animal n'en recula que mieux, et le désarçonna, en se ruant contre les arbres.

— Voilà qui est étrange ! fit Yvann ; on dirait une puissance surnaturelle s'opposant à mon passage. Maudit animal ! me voilà incapable d'aller plus loin !

— C'est signe qu'il faut retourner au logis, repartit Boleslas qui était accouru. Allons, ajouta-t-il, ce que sorcier ne veut pas, l'homme ne doit pas le vouloir.

Yvann sourit avec ironie ; mais se remettant en selle, il reprit le chemin de chez lui.

CHAPITRE CINQUIÈME

DEUX POUR UN

Un jour que Berthe se promenait seule dans le parc du château, elle crut reconnaître Yvann, sous les traits d'un jeune homme qui, à son approche, s'était perdu dans le plus épais du bois. Interdite, troublée, elle se demandait :

— Ne suis-je point la dupe d'une illusion?... Le cœur croit si facilement ce qu'il désire..... J'ai bien vu là quelqu'un; mais si c'eût été lui, m'eût-il fuie ?

Elle se disait cela; cependant elle revenait sans cesse vers cette partie du parc, où la chère vision lui était apparue, et chaque fois le jeune homme se montrait. Un jour, il passa tout près d'elle et s'arrêta comme saisi d'admiration, puis il la salua et s'éloigna.

— C'est lui, c'est bien lui ! murmura Berthe; pourquoi s'éloigne-t-il ?

Et regardant le jeune homme, elle hasarda doucement :

— Yvann, ne suis-je plus votre Berthe ? pourquoi fuyez-vous ?

— Yvann !..., répéta le promeneur, Berthe..... quelle voix ! quel nom !

Il ne s'arrêta point, mais, dès ce moment, il fit redire à tous les échos le nom de Berthe, et, le lendemain, il lui écrivit :

« Si je suis votre Yvann, comme vous êtes ma Berthe, vous viendrez ce soir à sept heures, malgré l'obscurité de la nuit, dans cette partie du parc où je vous ai rencontrée. »

— Il craint mon père, pensa Berthe, il ne sait pas que mon bonheur est son plus cher soin. N'importe, je ne peux me défier d'Yvann, j'irai.

Pendant le reste du jour, son cœur battit d'émotion à la seule pensée de revoir Yvann et de lui donner des espérances. Elle ne parla cependant de rien à son père, il eût empêché peut-être ce rendez-vous, et ne faut-il pas

être seuls, quand on a tant de choses à se dire ?

Dès que la nuit fut close, et comme l'horloge de la chapelle sonnait sept heures, Berthe gagna furtivement le parc et fut bientôt au lieu du rendez-vous.

— Est-ce vous, Berthe ? demanda une voix dans l'ombre.

— C'est moi, répondit-elle toute tremblante.

Un bruit de pas retentit à son oreille, une main saisit la sienne, Berthe jeta un cri.

— Eh bien, que craignez-vous ? reprit la voix. Ne suis-je pas votre Yvann ? votre ami ?

Elle le regarda, la lune éclairait son visage, elle répondit :

— Oui, vous êtes mon Yvann, et je suis votre Berthe ; mais votre main m'a glacée, et votre voix me parait étrange.

— C'est que moi-même je tremble aussi.

Berthe se rassura.

— Je vous ai tant attendu depuis le retour de mon père ! ajouta-t-elle. Pourquoi n'êtes-vous pas revenu ? J'ai parlé de vous.

— Eh bien ?

— On vous acceptera pour gendre, je l'espère ; mais il faut vous déclarer, car d'autres...

— Se présentent ?

— Peut-être.

— Malheur à eux !

Il prononça ces paroles avec tant d'énergie que Berthe en tressaillit.

— C'est singulier, fit-elle, il me semble que vous n'êtes pas mon Yvann, sa voix était si douce !

— Et la colère, ma Berthe, la jalousie ?

— Ne soyez plus jaloux, vous gagnez tant à être bon.

— Soit, je tâcherai.

— Dès demain, vous parlerez à mon père, vous lui direz votre nom de famille, que je ne vous ai pas demandé.

— Parce que vous m'aimiez ?

— Puis-je oublier que sans vous je devenais la proie des brigands de la forêt ?

Le jeune homme étouffa un soupir, Berthe reprit :

— Votre main tremble, qu'avez-vous ?

— Je pense au danger que vous avez couru; mais ceux que vous appelez les *brigands* sont-ils bien ce que vous pensez? Comme votre père, ils sont Calixtins.

— Oui, ennemis des Hussites, je le sais; mais votre sang doit valoir le mien.

— Je possède, par delà les montagnes, un riche fief et de grands biens : je suis comte d'Eschen.

— Comte à comte, c'est le même rang, mais je ne veux pas quitter le château de mes aïeux.

— Nous y viendrons souvent, Berthe.

— Vous m'avez promis d'être un fils pour mon père

— Je tiendrai ma parole.

— Eh bien ! je ne peux prolonger cet entretien, ni faire un mystère de notre amour à mon père, venez demain lui dire vos vœux. Le comte Zenko saura ce soir que je vous ai revu, il vous recevra avec bonté. Adieu donc !

— Déjà !

— Voulez-vous que je donne de l'inquiétude au château ?

— Je voudrais ne plus douter de votre tendresse.

— Que puis-je faire pour que vous y croyiez?

— M'en donner une preuve.

— Laquelle?

— Un baiser.

— Jusqu'à ce jour vous ne m'avez rien demandé.

— Ne faut-il pas tôt ou tard commencer?

— Votre défiance m'afflige, cependant je ne vous adresserai pas de reproche.

Il s'approcha et, l'ayant embrassée, il l'étreignit convulsivement sur son cœur.

— Oh! Berthe, murmura-t-il, si tu m'aimais comme je t'aime, c'est devant Dieu, c'est maintenant que nous serions époux.

Berthe se dégagea de ses bras :

— Adieu, dit-elle, je vous ai trop longtemps écouté...

Et, légère comme une biche, elle s'enfuit à travers le bois du côté du château.

Il la chercha sans pouvoir l'atteindre, et, comme huit heures sonnaient à l'horloge de

la châtellenie, Berthe rentrait par une issue secrète; quelques instants après elle était dans sa chambre.

Tremblante, elle s'agenouilla pour prier, et la prière ne vint pas plus sur ses lèvres, qu'elle n'entra dans son cœur.

Une seule chose était vivante pour elle, l'image d'Yvann!

Que s'était-il passé? pourquoi le souvenir du bien-aimé portait-il dans son âme autant d'inquiétude que de bonheur?

Berthe ne pouvait s'en rendre compte, mais plus elle faisait d'efforts pour se calmer, plus elle se sentait l'esprit troublé. Pendant la nuit elle éprouva des terreurs qui jusqu'alors lui avaient été inconnues; le souvenir de l'aïeule lui était revenu, et, comme l'orage grondait en agitant les grands arbres aux têtes chevelues, le bruissement des feuilles lui parut ressembler à des soupirs étouffés, et le mugissement du vent à des plaintes lointaines. Les nuages couraient dans le ciel, conjurés par la tempête; les éclairs sillonnaient l'espace, la foudre grondait terrible.

Berthe ouvrit sa fenêtre, elle n'avait aucune frayeur des éléments, l'orage qui troublait son sein était plus grand que celui de la nature.

— Seigneur, se prit-elle à dire, si notre destinée n'est pas un jeu cruel de ta puissance, si le bonheur doit résulter pour nous de l'état de notre âme, calme-moi, fais que je juge sainement des choses, afin de mieux sonder mon cœur.

Et Berthe, s'absorbant dans ses plus intimes pensées, oublia les cris du vent, le bruit de la foudre, toutes ces grandes voix des éléments qui grondaient à la fois, pour vivre de ses souvenirs. Ce n'était pas l'Yvann du rendez-vous nocturne qui l'occupait, c'était l'Yvann son libérateur, celui qui l'avait aimée et respectée.

— S'est-il repenti de sa bonne action ? pensait-elle ; a-t-il voulu seulement m'éprouver ou me punit-il de mon imprudence ? N'importe, je l'épouserai ; ma parole est donnée, je la tiendrai.

En ce moment, la foudre s'abattit sur un

grand arbre et, dans la soudaine lumière qui précéda l'explosion, Berthe fut comme hallucinée, car il lui sembla voir l'ombre de l'aïeule sortir du sein des ténèbres et passer devant elle en robe de fiancée.

— Est-ce un rêve, est-ce une réalité? s'écria-t-elle. Est-ce seulement un pressentiment?.....

Et, comme le nuage montait en laissant voir dans ses déchirures la figure pâle de la lune, Berthe reprit :

— Non, ce n'est point l'aïeule menaçante qui me poursuit, c'est la lune protectrice qui m'éclaire....

Elle pria, et, plus calme, il lui fut possible de pleurer.

— Coulez, coulez mes larmes ! murmura-t-elle ; vous êtes la rosée rafraîchissante après l'orage ; coulez, on n'est pas malheureux tant qu'on peut pleurer !

Elle se coucha, et, domptée par les émotions de la journée, elle s'endormit.

Il est agité, le sommeil de l'attente; Berthe se leva donc de meilleure heure qu'à l'ordinaire, et, s'étant rendue dans la chambre de son père,

elle lui demanda la permission de l'entretenir un moment.

— Parle, mon enfant, dit le comte en lui tendant la main; puis-je aujourd'hui faire quelque chose pour toi?

— Mon père, reprit Berthe en baissant les yeux, je l'ai revu, il est revenu.

— Je le verrai donc à mon tour?

— Aujourd'hui même.

— Il vient me demander ta main? Allons, n'en rougis pas : tu l'aimes, il est digne de toi; je le recevrai comme un fils.

Elle soupira, Borotin continua.

— Voyons, ma Berthe, que rien ne manque à la réception du seigneur Yvann; c'est ton époux qu'il faut saluer en lui, ordonne, commande, n'es-tu pas la maîtresse ici?

— Que de bontés, mon père!

— Je n'en aurai jamais assez pour toi, ma douce enfant, qui m'as rendu si bon le séjour de ce château. Yvann t'a-t-il parlé de sa famille?

— Il est comte d'Eschen et seigneur de riches fiefs, voilà ce que je sais.

— Je n'en demande pas davantage. Noblesse et affection, c'est de quoi nous satisfaire tous deux.

Et durant toute la matinée, Zenko de Borotin disposa les choses de façon à faire au fiancé de Berthe une réception digne de son rang. Les vassaux furent mandés au château, qui pour le gibier, qui pour la pêche, qui pour les fruits. On habilla de la plus belle livrée du comte plusieurs varlets, loués dans les environs, et lorsque le fidèle Gauthier sonna du cor pour signaler l'arrivée du seigneur Yvann, les gardes étaient sur le pont-levis pour lui présenter les armes.

Yvann était accompagné de dix ou douze cavaliers qui mirent pied à terre après lui, et dont les figures furent d'abord peu sympathiques à Gauthier.

— Qu'est-ce? pensa-t-il; voilà de singuliers seigneurs, on dirait des affidés du diable. Nonobstant son observation, Gauthier leur montra l'écurie et tous s'éloignèrent en lançant sur lui des regards goguenards.

— Ces figures ne me reviennent pas du tout,

pensa l'intendant ; mais au fait, mon seigneur est mon seigneur, il fait ce qui lui plaît, je n'ai rien à dire.

Zenko attendait Yvann sous le grand vestibule, tous deux s'embrassèrent en s'abordant, et le comte dit à son hôte, en lui montrant Berthe :

— Elle m'a tout confié, faites son bonheur, je vous la donne.

Dès ce moment, ce fut une chose convenue que ce mariage ; on en pressa les préparatifs, on en fixa le jour, et c'est dans ces circonstances que le capitaine Boleslas vint au château de Borotin. Son ami Gauthier lui apprit la grande nouvelle qui intéressait Berthe.

— Pour lors, pensa Boleslas, je n'ai rien à faire ici, ma mission est remplie, elle ne peut pas en épouser deux.

Il repartit, nous savons comment il arrêta son fils adoptif sur la route : par quelle coïncidence ce fils et le comte d'Eschen se ressemblaient-ils, c'est ce que nous saurons plus tard. Ce que nous devons dire ici, c'est que le véritable Yvann, assez grièvement contusionné

de sa chute de cheval, ne consentit à suivre Boleslas qu'après avoir reçu sa promesse de retourner pour lui au fief de Borotin. Ce n'était pas un jeune homme timide que notre Yvann, mais il avait la conscience du devoir et malgré son amour, il s'était fait violence pour enfreindre l'ordre de sa mère mourante.

Boleslas tira parti de ces respectueux scrupules, pour l'arracher à une affection qui contrariait tous ses plans.

— Vois-tu, fils, lui dit-il après l'avoir ramené, Dieu t'a puni d'avoir enfreint les vœux d'une mourante, tu dois renoncer à quitter le pays pendant deux ans. Comme moi je peux aller où bon me semble, ainsi qu'un pèlerin, je retournerai chez le seigneur Zenko pour lui parler de soldat à soldat, et comme de bon frères d'armes. Que crains-tu ? je saurai la vérité, je t'en réponds, et si la belle tient à l'autre, ma foi c'est qu'elle n'aura jamais tenu à toi.

Et Boleslas fit ainsi qu'il avait dit. Lors de son arrivée au château, tout y était sens dessus dessous, le contrat devait avoir lieu le len-

demain et, ce soir-là, on en dressait les clauses.

Cependant le comte Zenko reçut avec amitié le capitaine Boleslas. Il aimait ce caractère loyal de soldat et se rappelait avec plaisir qu'ils avaient fait ensemble plus d'une glorieuse campagne. Yvann d'Eschen éprouva un visible mécontentement, lorsqu'il se vit à table en face de Boleslas.. Toute nouvelle figure semblait lui déplaire, et celle-ci plus qu'aucune autre.

De son côté, le capitaine vit avec déplaisir celui qui s'était chargé de faire oublier Yvann.

— Oh! oh! fit-il, il n'y a pas dans ce corps l'âme de mon Yvann, mais sur ces traits il y a quelque chose qui le rappelle, et je comprends que l'un parti, on ait accepté l'autre.

Boleslas n'avait qu'un but, sonder le cœur de Berthe. Malheureusement pour lui, le comte d'Eschen portait la défiance au plus haut degré et il s'empara du capitaine de telle façon, que celui-ci ne put échapper à ses obsessions.

— Diable, se dit-il, ceci ne fait pas mon compte, la place est gardée, attaquons l'ennemi de front; et, sans plus de préambule, le vieux soldat dit au seigneur Zenko :

— Savez-vous, comte, que le mariage de votre fille m'a supris?

— Pourquoi donc? demanda Borotin.

— C'est que je le croyais impossible.

Berthe pâlit, son fiancé se redressa fièrement et regardant Boleslas avec colère :

— Le capitaine, interrompit-il, ignore que nos paroles sont données, que Berthe m'aime depuis longtemps, que je la paye tendrement de retour; enfin, nul malintentionné conseiller ne saurait meltre obstacle au bonheur de deux jeunes amants.

— Soit, répondit Boleslas, si le sort en est jeté; mais moi je n'aurais rien précipité. Tenez, comte Zenko, vous repoussez mes conseils, donnez-moi les vôtres. Un beau cavalier délivre un jour une jeune femme des mains de deux bandits qui en avaient fait leur proie. Il l'accompagne, et, tout en la regardant, il en devient amoureux. De son côté, la belle l'aime,

leurs serments sont échangés, mais le cavalier est forcé de s'absenter pour fermer les yeux à sa mère mourante, et il est remplacé. Que doit-il faire, dites-moi?

Zenko fixa avec curiosité le capitaine, Berthe tressaillit; il continua :

— Moi, à sa place, j'en aurais pris mon parti, et c'est ce que je lui conseillais de faire; mais lui n'a voulu rien entendre, et pour revoir celle qui le trahissait, il a oublié la prière de sa mère mourante, qui lui avait dit : ne quitte pas avant deux ans l'héritage de tes aïeux.

— Eh bien! demanda Berthe, qu'est-il advenu?

— Le démon s'est mis en travers de sa route, le cheval qu'il montait s'est abattu, et lui, blessé, il a consenti à revenir sur ses pas... qu'il cesse un jour d'aimer, je l'espère; mais ne doit-il pas d'abord punir l'insolent qui lui a enlevé sa fiancée?

— Capitaine, observa Zenko, le conseil que vous me demandez est chose grave.

Puis, se tournant du côté de sa fille, il ajouta :

— Qu'en penses-tu, ma Berthe ?

— Je pense, mon père, qu'une femme ne doit jamais se parjurer, dût-elle attendre deux ans et davantage ; d'ailleurs, si le capitaine veut connaître à cet égard mon sentiment, je le lui dirai demain matin.

— Soit, répondit Boleslas.

— Oh ! ma Berthe, dit à son tour Yvann d'Eschen, vos sentiments me comblent de joie, je vois que c'est entre nous à la vie, à la mort.

Bientôt chacun rentra dans sa chambre.

Boleslas et Berthe se dirent tout bas : « A demain. »

Tient-on toujours ce qu'on promet?

CHAPITRE SIXIÈME

ENLÈVEMENT DU CAPITAINE

Dès que tout le monde fut couché au château de Borotin, le fiancé de Berthe réunit ses hommes d'armes et leur parla ainsi :

— Amis, je n'en suis point à vous demander des preuves de dévouement, en cent occasions vous vous êtes conduits en braves, je peux donc compter sur vous.

— Que faut-il faire ? demanda Blutter, le plus vieux d'entre eux ; nous avons bien pensé que ton mariage était le prétexte, et que le but réel était le pillage du château.

— Vous vous êtes trompés, reprit d'Eschen, mon amour n'est que trop vrai ; j'aime Berthe et j'en ferai ma compagne ; mais un rival se présente.

— Nous tuerons ce rival, dirent-ils tous.

— Je ne vous en demande pas tant; seulement cette nuit même, emparez-vous de l'homme que je vais vous livrer, et qu'il soit mon prisonnier, dans l'une de ces retraites où nous savons nous cacher à tous les yeux.

— Chez ton père? fit Blutter.

— Chez mon père, soit.

Et sans plus de discours, il jeta sur ses épaules un ample manteau, se couvrit la figure d'un masque, et fit signe à ses affidés de le suivre.

— Nous n'entrerons pas par la porte, ajouta-t-il, cela fait trop de bruit, le capitaine est brave, s'il lui prenait envie de se défendre, il pourrait bien mettre de son côté tous les gens du château, et nous serions perdus.

Ils marchèrent; sur leur chemin se trouvait une échelle; ils la prirent et l'ayant appuyée contre la muraille, ils arrivèrent sans bruit dans la chambre de Boleslas. Le capitaine dormait profondément; c'était l'heure de son premier sommeil, aussi l'eut-on bâillonné et garrotté, avant qu'il pût jeter un cri, ou faire

un mouvement. Ainsi dompté, on lui passa des cordes sous les bras, et on le descendit par la fenêtre.

— Bandez-lui les yeux, et qu'il soit libre de ses gestes, dit d'Eschen, le reste vous regarde.

Il les laissa achever leur œuvre.

Alors ces hommes firent ainsi qu'il leur avait dit, et marchant avec précaution, ils entraînèrent le capitaine. Lorsqu'ils furent assez loin du château pour ne plus craindre d'être entendus, ils donnèrent un signal, et des chevaux arrivèrent, conduits par un des leurs.

— Qui l'accompagne, lieutenant Blutter? demanda l'un de ces hommes.

— Tirez au sort, deux d'entre vous; il est désarmé, un pistolet dans chaque main, vous lui servirez d'escorte.

— Lâches! pensa Boleslas, que n'ai-je une bonne lame! je n'en craindrais pas quatre comme vous.

Ils le firent monter à cheval, et, le plaçant entre deux d'entre eux, Blutter se prit à dire :

— Vous chez d'Eschen; nous chez Borotin.

La bande alors se sépara, Boleslas était dans l'impossibilité de nuire au fiancé de Berthe, on avait eu soin d'emporter de sa chambre tout ce qui lui appartenait.

Cependant les chiens avaient donné de la voix,un bruit sourd de pas s'était fait entendre, et quoique personne n'eût passé sur le pont-levis, Gauthier dit à sa femme :

— Le diable fait des siennes au château, nous touchons à quelque catastrophe.

Le lendemain, Berthe se leva de meilleure heure que de coutume, elle attendait le capitaine Boleslas et jamais peut-être le temps ne lui sembla marcher plus lentement. Cependant le capitaine ne parut point, et lorsqu'on sonna le déjeuner, il ne se montra pas parmi les convives.

— Qu'est devenu votre hôte? demanda d'Eschen à Zenko.

— Je ne sais, répondit le comte, je le croyais...... Il regarda Berthe, elle le comprit et dit :

— Je n'ai pas vu non plus le capitaine, ne voulez-vous pas, mon père, envoyer dans son appartement ?

— Non, mais j'irai moi-même chercher mon vieux camarade.

Le comte se leva et sortit, Berthe se trouva seule avec Yvann.

— Ah ! Berthe, lui dit-il, combien vous êtes soucieuse depuis hier ! est-ce que mon amour ne suffit pas à votre bonheur ?

— Yvann, je vous aime; mais un sentiment vague de tristesse se mêle à mon affection pour vous; je crains de ne pas être digne de porter le nom que vous m'offrez, les devoirs qu'il m'imposera m'effrayent, et je voudrais retarder notre hymen.

— Ah ! vous ne m'aimez pas, vous ne m'avez jamais aimé, cruelle, sans cela votre cœur eût-il changé ?

— N'accusez pas mon cœur, n'accusez que ma raison, vous êtes toujours pour moi le meilleur des hommes; mais j'ai changé malgré moi, et cette crainte de quitter mon père me fait envisager le mariage comme un malheur.

— N'est-ce que cela ? vous resterez avec lui.

— Hélas ! c'est autre chose.

— Vous voulez me désespérer ?

— Ne pressez pas notre union, et je serai toujours votre Berthe. Qui sait? avant peu, je vous demanderai peut-être moi-même de la hâter.

Berthe lui tendit la main, il la baisa.

— Voici mes fiancés qui s'oublient, dit Borotin en rentrant. Et ce capitaine qu'on ne trouve nulle part ! Gauthier prétend qu'il a pactisé cette nuit avec le diable. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on a trouvé sa porte fermée, et sa fenêtre ouverte.

— Imprudent! murmura d'Eschen.

— C'est singulier ! observa Berthe.

— D'autant plus singulier, reprit Borotin, qu'il n'est pas venu ici sans but, qu'il avait à me parler et que c'est un homme sérieux.

— Vous ne pensez pas qu'il se soit envolé ni qu'on l'ait volé, observa d'Eschen ; il n'est pas d'assez grande valeur pour cela : c'est un original qui aura obéi à quelque lubie.

— Je n'en crois rien, fit Zenko, le capitaine est un homme grave.

— Craignez-vous donc une surprise ?

— Eh ! mon Dieu, mon cher gendre, il n'y a rien d'impossible ; les souterrains du château communiquent très loin, et vous savez que la forêt voisine est envahie par des hordes nombreuses, qui, sous un prétexte religieux, font métier de toutes sortes de crimes.

— Dans quel but aurait-on enlevé le capitaine ?

— Je l'ignore.

— Et puis, n'eût-il pas lutté, appelé à son aide, sachant que nous étions tous là ?

— C'est vrai ; il doit avoir agi de son plein gré ; n'en parlons plus, on ne peut pas empêcher un fou de faire un folie. N'es-tu pas de mon avis, Berthe ?

— Mon père, je n'ose pas me prononcer, mais il me semble qu'il est de notre devoir d'envoyer à la recherche du capitaine.

— Vous avez raison, dit d'Eschen, et j'allais m'offrir pour cela.

— Vous, Yvann? fit Zenko.

— Sans doute; qu'ai-je à craindre avec mes hommes d'armes?

— Ah ! mon ami, reprit Berthe; ce que vous faites là est noble et généreux.

— Je remplis un devoir.

Le déjeuner terminé, d'Eschen fit sonner ses hommes, et partit avec eux; Borotin voulait l'accompagner.

— Restez au château, lui dit-il, veillez sur ma Berthe.

Zenko céda à cette prière, les cavaliers furent bientôt hors de sa vue.

— Or ça, qu'avez-vous fait de ce damné ? demanda d'Eschen à ses compagnons.

— Capitaine, il est parti, selon tes ordres, et deux des nôtres l'ont accompagné chez ton vieux père.

— C'est bien; allons voir s'ils y sont arrivés sans encombre.

Ils traversèrent la forêt, et suivirent ensuite des chemins détournés. Arrivés au pied d'une montagne boisée, ils mirent pied à terre, prirent leurs chevaux par la bride et marchèrent par de petits sentiers à peine frayés. Au bout

d'une heure ils eurent atteint un petit plateau où le sentier semblait s'arrêter. Là, celui que Borotin avait appelé son gèndre, et qui n'était autre que le chef d'une puissante bande de malfaiteurs de tous rangs, poussa un faux massif de verdure qui masquait une porte et, successivement, hommes et chevaux passèrent par cette issue. Le soir, on les eût vus parcourir en sens inverse la même route et retourner à Borotin.

— Tu es content ? demandait à son capitaine l'un de ces bandits.

— Oui, Blutter, tout s'est bien passé, je n'attendais pas moins de vous.

Ils arrivèrent chez Zenko, à la nuit tombante, et déclarèrent n'avoir rien appris, sinon qu'un homme assez semblable à Boleslas avait été vu traversant la forêt et se dirigeant vers Prague.

Borotin crut à la sincérité de leur récit; Berthe, moins confiante, se promit d'envoyer derechef aux renseignements.

Boleslas était cependant arrivé dans cet asile mystérieux où devait s'écouler sa vie, et l'on

comprend combien étaient vives ses angoisses, touchant son cher Yvann ! il sentait que, ne le voyant pas revenir, celui-ci s'exposerait aux mêmes dangers que lui, et tomberait victime des mêmes pièges. Comment éviter ce danger ? La Providence lui en fournit les moyens.

Le vieux gardien de cette retraite, le chef primitif de la horde de bandits qui rendait tributaires tous les pays des environs, était arrivé à cet âge où les facultés physiques s'affaiblissent ; sa conscience sembla se réveiller ; il eut pour son prisonnier, Boleslas, quelques soins d'humanité, dont celui-ci lui sut gré. Une sorte de familiarité s'établit entre eux, et soit que le captif cherchât à séduire son gardien, soit que le gardien eût de la sympathie pour le captif, en peu de jours ils furent dans les meilleurs termes, si bien que le bandit appelait Boleslas *son cher ami*, nom qui devait peu flatter le loyal soldat. De bon rapport à bon rapport, on en vint aux confidences et Boleslas n'hésita pas à parler de ses inquiétudes pour Yvann. Le vieux bandit les calma, en lui permettant d'écrire.

— Vous ne pouvez, lui dit-il, faire connaître le lieu de cette retraite, mais tranquillisez votre fils, empêchez-le surtout d'aller à Borotin; sauvez-le. Quant à vos lettres, je les ferai porter et vous aurez les réponses, je vous le promets.

Il en fut ainsi, Boleslas prétexta un voyage aux yeux d'Yvann et pour empêcher de sa part toute tentative, il écrivit : — « Elle est mariée. »

Ce fut un coup de foudre pour Yvann, il jura de haïr toutes les femmes, de se venger de tous les seigneurs; on est si près de la haine quand on est trompé dans sa foi! Bientôt il partit pour Prague, rejoignit les soldats de Procope, et prit du service dans l'armée propagandiste.

Est-ce qu'en effet il avait été trahi? Est-ce que Berthe était mariée? — Loin de là. Par un de ces pressentiments qui ne se trouvent qu'au cœur des femmes, elle avait retardé son mariage, et, sous prétexte d'obéir à un vœu de sa mère, il a été décidé qu'elle resterait fille jusqu'au dernier jour de sa dix-huitième année.

Croyait-elle à l'existence d'un autre Yvann? Oui, selon son cœur; non, selon ses yeux. Elle se sentait passionnément aimée ; elle croyait aimer à son tour; mais à bien analyser ses sentiments, c'était plutôt de la reconnaissance que de l'amour, un souvenir qu'une espérance. Était-elle loin de son fiancé? elle désirait sa présence. Était-il là? Elle le quittait pour se rappeler le jour où il l'avait sauvée, et où leurs yeux s'étaient, pour la première fois, parlé d'amour.

Quant à Borotin, il aimait, lui, sincèrement son futur gendre; il y avait dans la nature ardente de ce jeune homme, quelque chose qui lui plaisait, et souvent, en le voyant si brave, il se disait :

— Je pourrais avoir un fils de cet âge.

Comme on le pense bien, d'Eschen, malgré ses vœux, n'avait pu rompre entièrement avec un passé accablant pour son avenir. Il avait bien laissé repartir ceux de sa bande; il s'était bien lui-même enfermé seul pendant des mois entiers dans son château d'Eschen, il n'avait pu, ni effacer de son nom la tache qui le flé-

trissait, ni rentrer dans une société qui semblait n'avoir plus de place pour lui.

Tandis que ceci se passait, Boleslas était toujours prisonnier, et son vieux gardien l'aimait à ce point qu'un jour il lui dit :

— Écoutez, je sens que vous devez avoir besoin de votre fils; il dépend de moi de vous retenir, mais je ne peux vous affliger plus longtemps sans en souffrir. Je crois à votre parole, promettez-moi de venir passer ici le premier jour de chaque mois, pour que tous nos hommes, qui s'y réunissent, vous voient, et je vous laisse aller, malgré le chagrin que j'aurai de ne plus vous avoir auprès de moi.

Boleslas promit et tint parole.

CHAPITRE SEPTIÈME

CONFIDENCES DE JEUNE FILLE

Comme il a été dit au chapitre précédent, Boleslas avait quitté sa prison, d'accord avec son gardien, pour aller aux renseignements sur le sort de son fils adoptif. Il ne faut pas oublier que dans ces temps de troubles, les disciples de Jean Huss, unis à ceux de Jérôme de Prague, étaient constamment en guerre ; et quoi de plus terrible qu'une guerre de religion? Entourée de hautes montagnes et de vastes forêts, bornée à l'est par la Moravie, au nord par la Lusace et la basse Saxe, à l'ouest par la Franconie, au sud par la Bavière, la Bohême, par sa position, était prédestinée aux luttes violentes des esprits fanatisés. Plus de cent villes, dont quarante ont le titre de

royales, formaient le cercle de Bohême. Bohême, en allemand, signifie maison, ou séjour des Boïens, qui s'établirent dans cette partie de l'Europe vers la fin du ve siècle, avant l'ère chrétienne. Les Bohémiens, soumis par les Slaves, peuples de Scythie, dont ils parlent encore la langue, furent enthousiastes des doctrines de Jean Huss, disciple du réformateur anglais Wicleff. En Bohême le nom des comtes de Borotin se rattache aux temps les plus héroïques de ces provinces : pays des légendes et des fabliaux, la Bohême a conservé, pendant des siècles, ses idées superstitieuses; administrée par des *baillis*, sorte de préfets, cette nation se compose de trois classes distinctes : la *noblesse*, le *clergé*, la *bourgeoisie*. Descendants des Sarmates, ils se nommèrent d'abord *Slawi*, du mot *Slowa* (discours) : ils ont conservé de ces peuples la naïveté et le courage. On raconte que Lyboussa, qui régna pendant quatorze ans en Bohême, était très versée dans l'art de la divination. Sous son règne, les femmes remplissaient les fonctions administratives, et à la mort de leur souve-

raine, elles se révoltèrent pour soutenir leurs droits.

Ce fut en 1400, sous le pontificat du pape Boniface que fut publiée à Rome et à Prague, la Bulle d'un double jubilé. Les Bohémiens accoururent pour visiter les reliques et obtenir la rémission de leurs péchés : c'est à ce moment que Jean Huss, prédicateur célèbre, se récria contre les indulgences du pape et fit accepter à ses disciples ses convictions. Jean Huss rejetait la croyance à la *Vierge*, aux *Saints*, à *l'Église* et au *Pape*, disant que *Dieu seul* devait être l'objet de notre culte. On comprend qu'un tel homme dût avoir d'aussi chauds partisans que d'ardents ennemis; aussi, ses écrits dénoncés à la cour de Rome, Alexandre V l'excommunia. Huss n'était pas homme à se laisser vaincre sans combat; il demanda à se pourvoir au Concile de Constance, et partit de Prague le 11 octobre 1414, muni d'un sauf-conduit de l'empereur Sigismond; on sait qu'il préféra la mort à une rétractation, et fut brûlé vif par ordre du concile le 15 juillet 1415, glorifiant Dieu, pardonnant à ses ennemis.

Zenko, conte de Borotin, d'abord fanatisé par les doctrines nouvelles, fit sur lui-même un mouvement de recul, se croyant atteint dans son honneur par ce qu'il appelait l'infidélité de sa femme.

— J'aurais été, disait-il, avec les fanatiques qui ont ramassé les cendres de Jean Huss, en criant : vengeance! si moi-même je n'eusse dû, avant cette date, venger mon honneur. Que sont-ils devenus ces disciples de la nouvelle Eglise? Ils vont dévastant les temples, et répandant partout l'épouvante et la mort. Leur chef, Ziska le Borgne, ainsi que son nom l'indique, est devenu mon ennemi personnel; je le hais, pour avoir soulevé la Bohême, pour avoir vaincu Sigismond; moi-même, que suis-je maintenant, sinon un objet de pitié ? Ma Berthe est triste, qu'adviendra-t-il de cet amour, que mon absence a favorisé ?

C'est ainsi que Zenko, s'isolant de ses amis, et parfois dur envers sa propre enfant, passait loin du monde des jours troublés.

Gauthier seul, à la fois son majordome et son confident, pouvait lui parler librement. Or,

un jour que le seigneur Zenko paraissait plus préoccupé que d'ordinaire, Gauthier se risqua à lui demander :

— Maître, depuis votre retour de Tabor, vous n'êtes plus le même, ni pour demoiselle Berthe, ni pour votre humble serviteur; et la pauvre jeune fille, renfermée dans sa douleur, devient de son côté triste à mourir. Que s'est-il donc passé, pour que Monseigneur soit devenu si peu semblable à lui-même?

— Il s'est passé, Gauthier, que ta femme a laissé pénétrer dans le château un étranger, devenu dangereux pour Berthe.

— Seigneur, l'enfant de votre nom et de votre sang ne saurait se mésallier. Le gentilhomme qu'elle a distingué est un cavalier accompli. Il adore votre fille, son blason peut s'associer au vôtre; il n'y a donc pour vous, Monseigneur, aucune raison de vous attrister.

— Tu ne vas pas jusqu'au fond des choses, mon bon Gauthier. Notre Bohême est troublée par un schisme, moi-même je ne suis plus sûr de ma croyance, et dès que le doute est entré

dans un esprit, il n'y a plus de repos pour l'homme.

— Monseigneur, si l'avis du plus humble, mais du plus dévoué de vos serviteurs, ne vous offensait pas, je vous dirais : loin de tenir à distance le bien-aimé de demoiselle Berthe, mandez votre fille devant vous, et jugez de l'état actuel de son cœur.

— Soit : j'y consens.

Berthe mandée accourut.

— Cher père, dit-elle, vous désirez m'interroger : je me rends à vos ordres.

— C'est ton bonheur, mon enfant, qui me préoccupe, repartit Zenko. Tu aimes, tu es aimée, il faut donc que je pense à te séparer de moi, pour te donner à celui que tu as choisi.

— Cher père ! que votre dévouement n'aille pas au delà de mes vœux. J'aime, je suis aimée, mais que vous dirai-je? un trouble inexprimable remplit tout mon être : je veux et je ne veux pas ; je doute et j'ai confiance ; ne précipitez rien, donnez-moi le temps de mieux connaître celui qui m'offre son nom ; qui vous

presse? Je suis si bien auprès de vous, mon père; accordez-moi du temps.

— Je ne te comprends plus, Berthe.

— Hélas! la superstition a, de tout temps, tenu beaucoup de place dans notre famille; j'ai des visions douloureuses.... des aspirations à ravir mon âme..... Tant que cet état durera, laissez-moi près de vous; la fièvre, peut-être, produit seule le mal dont je souffre, peut-être aussi est-ce un avis du ciel, de ne rien hâter : Ilka, qui ne quitta jamais ma mère, voit plus avant que moi dans les décrets du destin.

Quels secrets lui ont été confiés? je ne sais, elle a des papiers scellés qui devront m'être remis avant la célébration de mon mariage. Je désire et je crains de lire ces papiers. Que m'annonceront-ils? pourquoi ce mystère? Ilka a fait un serment qu'elle ne peut violer, elle refuse d'approuver mon hymen, j'ai peur de ses réticences.

— Soit, repartit Zenko, attendons; la femme est-elle autre chose qu'une énigme? Je veux que tu voies clair dans ton âme; ce n'est pas

moi qui suis pressé de te marier; j'ai hâte seulement d'assurer ton bonheur, même au prix de la perte du mien.

Et Berthe se jetant dans les bras de son père, se pencha sur son sein, en y versant de douces larmes.

CHAPITRE HUITIÈME

PROPOS D'AMOUR

La Bohême, par l'adoption des idées nouvelles, entama en Occident l'autorité pontificale, et dans ce pays où régnait Wenceslas l'ivrogne, où la mort de Jean Huss avait produit un soulèvement général, le surnaturel se mêlait au réel, la superstition à la foi. Jaromir avait été frappé dans une lutte contre les Taborites; son frère Zenko, d'abord fanatisé par la doctrine de Huss, puis retombé sous le pouvoir des Évêques, était resté une énigme pour ses meilleurs amis, s'éloignant d'eux, même s'isolant de sa fille.

On racontait qu'en son absence, un de ses frères d'armes s'était établi dans son château, et par les soins de Lyboussa y était resté caché pendant toute la durée de l'absence du comte;

que même il avait continué à résider, nourri par Ilka. Quel ennemi dévoila ce mystère à Zenko? nul ne le savait; mais recherché par Borotin, l'étranger, prévenu à temps, put s'enfuir par un souterrain, et la comtesse seule, refusant de faire connaître son hôte, fut frappée par son époux et paya de sa vie le secret qu'on lui demandait de révéler. Il y avait eu un enfant soustrait à la curiosité du comte; quel était cet enfant? quel était son père? Là était le mystère voilé à tous les yeux, et que, plus tard, Ilka devait faire connaître.

Selon le désir de Berthe, son père n'avait plus pressé son hymen, et la jeune fille soucieuse gardait avec lui un silence respectueux. Zenko faisait de fréquentes absences; or, un soir, comme il avait annoncé son départ pour le lendemain, Berthe entendit sous sa fenêtre une voix émue qui chantait :

Je suis sous ta fenêtre,
Ne veux-tu pas l'ouvrir ?
L'amour remplit mon être,
Veux-tu me voir mourir ?

La fenêtre s'ouvrit.

— Berthe, murmura doucement Yvann, est-ce vous, ma bien-aimée ?

— Moi-même, répondit la jeune fille. Mais pourquoi n'ai-je pas peur à cette heure ? et pourquoi tremblais-je si fort, l'autre soir, lorsque vous avez pris ma main ?

— Votre main ? mais je ne suis pas venu, Berthe.

— Oh ! ne déguisez pas la vérité, Yvann, c'était bien vous, mes yeux ne s'y sont pas trompés.

— Je vous jure, ma bien-aimée, que je ne suis pas venu.

— Mais quelle erreur serait donc la mienne? Traits, tournure, voix tout me disait que c'était vous. Et cependant, l'âme était différente. O mon Yvann, quel est donc cet homme, qui peut ainsi tromper mes yeux ?

— Un ennemi de ma race et de la vôtre. Dans notre Bohême vénérée, le fanatisme a creusé des abîmes ; dans les mêmes familles on se ressemble par les traits, on diffère de sentiments.

— Avez-vous donc un parent tellement semblable à vous-même, que je doive craindre de me méprendre?

— Je ne sais; votre imagination, mon amie, a pu troubler un moment votre raison.

— Mais cet autre, mon père l'a vu et lui a engagé sa parole.

— Je déjouerai ses projets; j'ai votre foi, vous avez mon amour, que pouvons-nous craindre?

— Ah! mon ami, Ilka, ma nourrice, a prédit à mon père la mort violente des siens, du côté mâle.

— Vous n'avez point de frère, et je suis là, Berthe, pour veiller sur vous.

— Il faut que mon père vous connaisse, qu'il vous juge, vous aime et vous accepte, au lieu de l'autre, auquel sa parole est donnée pourtant.

— Sa parole, dites-vous?

— Sans doute, puisque moi-même j'ai pu m'y méprendre. C'est vous que j'attendais, vous qui m'aviez promis de revenir, que je ne revoyais plus, et dont un autre prenait la place.

— Ah ! cet autre, malheur à lui, Berthe ! car je le tuerai comme un chien, ce voleur d'amour, ce voleur de cœur.

— Tous ces jours derniers, j'ai eu des rêves affreux, des visions sinistres; la légende des Borotin est grosse d'événements; renoncez à moi, Yvann, je suis d'un nom qui porte malheur, n'y associez pas le vôtre. Mais pourquoi ne vous ai-je donc plus revu depuis si longtemps ?

— Ma mère se mourait, j'ai dû rester près d'elle; vous savez d'ailleurs, mon amie, que nul dans notre pays n'est indifférent aux luttes que s'y livrent les partis. Je suis disciple de Jean Huss, cet apôtre que le concile de Constance a condamné sur d'infâmes dépositions. Jean Dominique, légat du pape, que la Bohême a si mal reçu, a écrit que nous ne pouvions être ramenés que par le fer ou par le feu. Nous nous sommes révoltés, et le 6 juillet, anniversaire de la mort de notre maître, l'Université de Prague, qui est à la tête du mouvement hussite, a publié la première formule de notre droit à communier sous les deux espèces ; j'ai

dû comme mes frères aller à Tabor accuser ma foi : les masses voient dans l'Évangile leur affranchissement, mais la noblesse se sert du hussitisme pour commettre des excès blâmables; or, si les bons ne s'en mêlent pas, les méchants triompheront. J'ai dû obéir à mes chefs : c'est là, Berthe, ma seule excuse à vous avoir quittée. Le devoir ordonnait, l'amour a dû céder; mais je vous ai revue, et désormais nul ne saurait m'arracher à votre chère présence, car ce rival, il faut que je le trouve, et que l'un des deux périsse sous la main de l'autre.

— O mon ami, n'exposez pas vos jours; celui que j'ai pu prendre pour vous doit avoir vos croyances; mon père lui-même est-il, au fond de l'âme, autre chose qu'un Hussite ?

— Faites donc, Berthe bien-aimée, que je parle le plus tôt possible à votre père, que je lui dise mes désirs et qu'il consacre notre bonheur.

— Dès ce soir, le comte de Borotin connaîtra vos vœux.

— J'ai confiance; demain à la même heure, je viendrai vous demander ce que je dois craindre ou espérer.

— Tenez, Yvann, je veux vous rendre invincible, le poignard des Borotin, cette *arme fatale* qui ne fait jamais de quartier, je veux l'attacher moi-même à votre ceinture; il vous gardera contre les ennemis de Dieu.

Et Berthe remit à Yvann l'arme terrible, sur laquelle tant de tristes versions avaient couru.

— Je jure, dit Yvann à sa bien-aimée, que je serai vainqueur de vos ennemis, Berthe : le dernier d'entre eux tombera sous ma main.

Ils se séparèrent. En traversant le bois, attenant au château de Borotin, Yvann fut arrêté par un cavalier, portant un casque, dont la visière était baissée.

— Yvann, dit l'inconnu, halte-là ! nous avons à nous parler....... Je sais d'où vous venez, et pourquoi vous y êtes venu; or, si vous portez vos vues sur la jeune comtesse Berthe, c'est entre nous une haine à mort, un duel sans trêve ni merci.

— Qui donc êtes-vous, pour le prendre sur ce ton? répliqua Yvann.

— Qu'importe mon nom, je suis votre ennemi, et nous allons, sans témoins, mesurer nos forces et nous faire justice.

— Sans témoins? vous avez vos raisons pour cacher votre visage; mais moi je montre le mien, et je vous le dis : vous vous ferez connaître, ou je refuse de me battre avec vous.

— Lâche! c'est cela.....

— Levez donc votre visière, qu'on vous voie, chevalier. Êtes-vous avec Jean Dominique, légat du pape, ou avec Jean Huss et Gérôme de Prague?

— Je suis avec ma bonne lame, qui vous fera raison, messire.

Et le chevalier, ôtant son masque, mit l'épée à la main.

En ce moment, un gros de Hussites cria :

— Halte! à nous les combattants.

Et de toutes parts, les armes furent levées, une mêlée s'ensuivit, les deux ennemis furent violemment séparés.

Or celui d'entre eux dont la visière avait

été longtemps baissée, venait de recevoir au côté droit un coup de lance qui l'avait désarçonné, et dans la mêlée, plusieurs s'écrièrent : « C'est le comte d'Eschen, de la secte des Picards de France; achevons-le, achevons-le !... »

— Il est mon prisonnier! exclama Yvann, je réponds de sa vie, malheur à qui lèverait son épée contre lui !

Le comte d'Eschen fut respecté, les combattants se calmèrent, la lutte cessa et Yvann, en vainqueur généreux, offrit à son ennemi de lui fournir une escorte.

— Je n'en veux pas, repartit d'Eschen. Entre nous, ce n'est qu'une trêve ; nous aimons la même femme, l'épée doit décider qui l'aura.

— Soit donc, j'attendrai votre guérison, et nous recommencerons la lutte ; mais n'oubliez pas que je suis hussite, et que si Ziska, notre maître, est mort, sa massue fait encore parmi nous des prodiges, comme le poignard des Borotin.

— Nous verrons bien : l'avenir est au plus brave.

— L'avenir est au droit et à Dieu.

CHAPITRE NEUVIÈME

LE DUEL

Chaque jour, dans ces temps orageux, voyait surgir de nouvelles luttes. Les Calixtins, habitants de Prague, n'étaient pas de vrais hussites, et suscitaient sans cesse de nouveaux désordres. On sait qu'en 1419, Ziska avait détruit à Prague quatorze communautés, n'épargnant que les Bénédictins, accourus à sa rencontre pour lui offrir la communion sous les deux espèces.

Sous ce prétexte de communion, les chefs des différents partis se tendaient des pièges, et l'on dut considérer comme une prise d'armes générale, la levée dite de saint Michel ; quatre mille personnes, hommes, femmes et enfants s'étaient réunis ce jour-là, sur le mont Tabor, pour fraterniser. Le lieu du rendez-vous était

appelé *la Croix*, se souvenant de ce qu'avait dit leur chef Ziska : « que quiconque est ca-
« pable de manier un couteau, de jeter une
« pierre et de porter un bâton, se tienne prêt
« à marcher. »

Le mont Tabor était défendu par deux rochers escarpés et par deux torrents, qui en faisaient une presqu'île; d'un côté, se trouvaient les Hussites, dans le camp desquels était Yvann; de l'autre côté, les Calixtins, qui avaient parmi eux le comte d'Eschen.

— Vous voyez, avait dit à ses hommes celui-ci ; ce jour doit être pour nous un grand jour; je ne suis pas guéri de ma blessure, mais je ne coucherai dans mon lit que lorsque nous aurons réduit Tabor en cendres, et les Hussites en servitude. Prague a été transformé en forteresse; ses couvents, ses églises appartiennent au culte nouveau; les habitants de la *ville vieille* sont hostiles à la *ville neuve;* voulez-vous marcher sous mes ordres, à l'extinction des Hussites ?

— Nous le voulons, répéta la multitude.

Et comme la nuit tombait, cette horde sol-

datesque, se ruant dans les maisons, frappant d'estoc et de taille, jeta par les fenêtres tout être inoffensif qui s'offrit à sa vue. Ce fut une indescriptible mêlée, les maisons incendiées, les têtes mises au bout des piques, le sénat jeté par les fenêtres, les habitants de la nouvelle ville se barricadant contre ceux de l'ancienne.

— Comte, dit à d'Eschen un cavalier arrivant au galop sur le champ de bataille, Wenceslas est mort d'un accès de colère, en apprenant notre victoire.

— Wenceslas, dit d'Eschen, était une brute; ne fit-il pas embrocher son maître d'hôtel qui, par ordonnance du médecin, lui refusait à manger, et n'aimait-il pas son chien, parce qu'il mordait tout le monde?

— N'importe, une sorte de prestige était attaché à son nom, il a été brave.

— Je vendrai ma peau plus cher que la sienne; en attendant, incendions toutes les maisons et passons par les armes tout ce qui tient une épée. Le concile a pris contre les Hussites une décision en 24 articles. Chacun

d'eux doit périr par le fer, le feu, la misère ou l'exil. Jean Dominique nous a donné l'exemple; il a brisé les calices des Hussites, incendié et fait brûler plusieurs d'entre eux : imitons-le, point de trêve !

Il parlait encore, entouré d'une troupe des siens, lorsque parut sur une éminence Yvann, que nous avons laissé quelques instants après son départ du château de Borotin. Yvann était la bravoure et la loyauté incarnées; par quel lien tenait-il au capitaine Boleslas? Nul ne le savait : sa naissance était un mystère, sa vie, une continuelle lutte, jusqu'au jour où, transformé par l'amour, il était devenu un homme nouveau.

C'était donc malgré lui qu'il combattait, mais la vue de son rival, éveillant sa jalousie, donnait à son bras une énergie qui doublait ses forces; les deux adversaires, se défiant du regard, avancèrent en champ clos, loin du gros de leurs troupes.

— Comte d'Eschen, dit Yvann, laissons nos hommes d'armes au repos, la politique et la religion n'ont pas de place dans notre querelle;

c'est corps à corps et seul à seul que nous devons combattre. Acceptez-vous mon défi, pour demain, dès l'aube, en vue du château de Borotin?

— J'accepte! répondit d'Eschen, et convenons d'avance que le vainqueur aura seul le droit de prétendre à la main de Berthe.

— Votre blessure exige des soins.

— Elle doublera mon courage, car je vous brave et je vous hais.

— Ce dernier mot vous portera malheur.

— A demain.

— A demain.

Le lendemain, on eût pu voir, partant de deux points opposés, deux cavaliers se dirigeant vers le bois du château de Borotin. Cette nuit même, Ilka, la nourrice de Berthe, était entrée dans la chambre de celle-ci, disant :

— Demoiselle, je viens d'avoir une vision; la comtesse m'est apparue, comme je vous vois, et soupirant par trois fois, m'a dit : « Ilka, veille; « cette nuit même un grand malheur mena- « cera la famille des Borotin; son sang coulera, « vainqueur et vaincu seront terrassés. »

— Que faire? avait demandé Berthe effrayée à sa nourrice; que faire?

— Mon instinct de divination me guidera; lève-toi, ma fille, prions et sortons du château; je demanderai à Dieu de nous conduire.

Berthe s'habilla prestement; à la prière d'Ilka, Gauthier leva la herse du pont-levis, et toutes deux sortirent, élevant leurs mains au ciel; puis, se dirigeant au hasard, elles marchèrent longtemps, sans rencontrer aucun obstacle, et s'arrêtèrent enfin à un rendez-vous de chasse, humble habitation inoccupée. Bientôt des pas se firent entendre.

— Entrons ici, dit Ilka à Berthe, en désignant la demeure isolée. De là nous pourrons tout voir; mon pressentiment me dit que nous ne devons pas aller plus loin.

Elles entrèrent.

A peine le jour se montrait-il à l'horizon; le ciel était couvert de nuages, et par moments des éclairs sillonnaient la nue :

— C'est la lutte des éléments, dit Ilka, en faisant le signe de la croix. Ici même va avoir lieu une lutte d'hommes. Je vois, comme à tra-

vers un songe, la comtesse; elle est sortie de son tombeau, elle nous implore; un grand malheur menace ceux de sa race : que va-t-il se passer?

— Ce malheur, c'est sur nous qu'il pèse, murmura Berthe; fuyons, j'entends du bruit, fuyons!

Elle voulut entraîner Ilka; celle-ci résista et des pas de cavaliers s'étant rapprochés, toutes deux se dissimulèrent dans la cabane.

Yvann et d'Eschen s'étaient rejoints en ce même lieu; Berthe venait de reconnaître les deux rivaux; déjà les combattants étaient aux prises, la jeune fille était tombée à genoux.

— Sauvez-le, mon Dieu! disait-elle, sauvez-le!

En ce moment, d'Eschen levait sa hache d'armes sur Yvann, en lui criant :

— Renonce à elle ou tu es mort!

— Renoncer à elle! repartit Yvann; tu oses me demander ce sacrifice? Vois comme j'y réponds.

Et il attaqua son ennemi; mais son épée se brisa, et il allait succomber lorsque, prenant à sa ceinture le poignard que lui avait remis Berthe, il en frappa par trois fois son rival.

Un cri se fit entendre : Berthe et Ilka s'étaient précipitées entre les combattants qui, blessés tous deux, luttaient avec énergie.

— Arrêtez! arrêtez! exclama Berthe, en s'adressant à d'Eschen, qui tenait sur la poitrine d'Yvann une épée et un pistolet; prenez mon sang, prenez ma vie; mais épargnez-le, et je jure...

Elle n'acheva pas et tomba évanouie dans les bras d'Ilka : les deux ennemis s'étaient arrêtés, mais à la vue de Berthe évanouie, Yvann se précipita sur d'Eschen, et lui porta au cœur un coup d'estocade : le sang coula!

— Traître! s'écria d'Eschen, point de grâce maintenant!

Il essaya de se tenir debout, et courut sur Yvann; mais une force invincible sembla le dominer, car il laissa retomber son arme, sans pouvoir frapper.

Et l'orage grondait, et les éclairs sillonnaient la nue.

— Elle !... exclama Ilka.

— Qui... elle ? demanda Berthe.

— L'ombre fatale qui se montre aux vôtres au moment du danger ; de ces deux hommes l'un doit périr ; prions, prions !

Cependant Yvann s'approchant de son ennemi, lui dit :

— Vous êtes blessé ? Je ne suis pas un assassin, nous recommencerons la lutte dès que vous le pourrez encore.

— Je le peux tout de suite ! exclama d'Eschen.

— Moi, je ne le veux pas, repartit Yvann, et s'avançant vers Berthe, il murmura :

— Ame de mon âme, trésor de mes jours, vous n'avez rien juré ; rentrez en paix sous le toit paternel ; mon ennemi est sous ma garde, comptez sur moi, je ne suis plus armé ; retournez au château de vos pères ; je rejoins mes frères d'armes, pour rendre avec eux grâce au Tout-Puissant, qui veille sur nos destinées.

D'Eschen voulut tenter de faire quelques pas, il retomba sur lui-même et dut attendre que ses serviteurs prévenus vinssent l'emporter.

Zenko ne s'était pas aperçu de l'absence de Berthe ; Yvann s'était retiré, et Ilka dit à la jeune comtesse de Borotin :

— Ma fille, bientôt déliée d'un serment qui me pèse, je pourrai dire la vérité, et le mystère qui plane sur ce château sera éclairci.

— Ah ! puisse, dit Berthe, mon Yvann adoré n'être point maudit par le génie fatal aux Borotin ! et moi, puissé-je devenir sa compagne fidèle !

Les deux femmes rentrèrent au château, la herse du pont-levis fut de nouveau baissée ; nul ne s'était aperçu de leur absence, que Gauthier, le serviteur fidèle et dévoué de Zenko.

CHAPITRE DIXIÈME

LES DEUX MÉDAILLES

D'Eschen rentré dans son domaine, dut se faire aider par ses valets à descendre de cheval, le sang coulait de ses deux blessures, et le chirurgien mandé, n'hésita pas à déclarer que l'état du jeune comte était grave. Ce docteur était une sorte de savant, demi-astrologue, demi-rêveur, fort entaché des préjugés de sa nation et qui, loin de rassurer les gens de la maison du comte, prophétisait les malheurs attachés à ceux de sa race.

— Faites venir un prêtre, avait-il dit, il n'y a que peu d'espoir de conserver les jours de Monseigneur; sa bonne constitution peut le soutenir encore quelque temps; mais ses blessures sont trop graves pour se cicatriser, et la mort en sera la conséquence. Ne troublez pas

le malade, accordez-lui tout ce qu'il peut demander; mais sans un miracle, il ne saurait guérir. Or le miracle ne se fera pas.

D'Eschen, en effet, sentait ses forces diminuer; les sorciers, les astrologues, sans cesse consultés par lui, ne parvenaient à calmer ni ses craintes, ni ses souffrances.

Le bruit deses blessures s'était répandu dans Prague et dans l'armée; or le capitaine Boleslas, que nous avons vu partir de la prison que lui avait assignée le comte, avait profité de sa liberté pour rejoindre Yvann, ensuite il s'était rendu au château de Borotin, où, tandis que tout dormait, il avait fait appeler Ilka :

— J'ai, lui dit-il, sur la conscience un secret qui nous est commun : vous devez vous souvenir, Ilka, que, durant les dernières années de la vie de la comtesse Lyboussa, un enfant avait été apporté par un soldat inconnu; des soupçons planèrent dès cet instant sur elle et inspirèrent au comte une jalousie qui le rendit criminel. L'enfant fut enlevé du château par celui qui l'y avait apporté : or celui-là, c'était moi. Quant à l'enfant, il était fils d'un puissant

seigneur et de la comtesse Platzow, sœur jumelle de Lyboussa, première comtesse de Borotin. Celle-ci, voulant sauver l'honneur de sa sœur, avait consenti à recevoir chez elle le neveu qui, bientôt, hélas ! fut cause de sa mort. Quelque temps après, Borotin, remarié, devint père d'un fils qui lui fut volé en son absence, et dont les vêtements ensanglantés furent trouvés près du château de Borotin : on le crut mort, le comte le pleura et partit pour la guerre. Or cet enfant, enlevé par des Bohémiens, gardé par eux, grandit sous leurs yeux, devint leur chef, et sous le nom de d'Eschen continua à vivre de vols, de meurtres, de pillage.

C'est l'histoire de ce d'Eschen, véritable héritier du comte Borotin que Boleslas venait de raconter à Ilka, fidèle nourrice d'Yvann, fils d'Yvannowne Platzow, dont le capitaine avait été la seule Providence.

— Vous savez, ajouta Boleslas, que pendant les deux années de la longue absence de son mari, la comtesse de Borotin s'était montrée la plus digne et la plus sainte des femmes.

— Oui, je sais, répartit Ilka, que ma maîtresse, victime de son dévouement, pressentait les événements qui suivirent, et dans l'intérêt de son neveu, elle m'avait remis une médaille au millésime de 1375, en me disant :

— Ilka, si jamais semblable médaille est trouvée n'importe sur qui, n'importe comment, provoque une enquête, car celui qui sera porteur de ce signe, s'il n'est le fils de ma sœur, pourra du moins le faire connaître.

— Cette médaille, Ilka, c'est à moi qu'elle avait été remise; c'est de moi que la tenait la comtesse Lyboussa de Borotin, et je sais où est la seconde; quand le moment sera venu de la montrer, je justifierai de leur identité. Ma démarche auprès de vous, aujourd'hui, n'avait pour but que de savoir si vous étiez en possession de ce titre héréditaire. Je m'en retournerai donc rassuré, car le jour où il sera nécessaire de justifier entièrement la comtesse aux yeux de son époux, les deux titres seront livrés à Borotin.

— Dieu juste ! exclama Ilka, c'est la réhabilitation que vous apporterez, capitaine.

— Eh bien, reprit Boleslas, bornez-vous aujourd'hui à rassurer Berthe; dites-lui que je travaille à son bonheur, et rendez-lui ainsi le calme dont toute jeune fille a besoin.

— Capitaine, ma maîtresse a le cœur pris, et il y a dans cet amour un mystère que je cherche à pénétrer. Le comte d'Eschen n'est-il pas l'époux que doit accepter Berthe? où est celui qu'elle rêve, qui l'occupe et qui doit être digne de sa main? C'est là ce que je cherche à deviner. Berthe est la victime d'une erreur; deux hommes, semblables de traits, lui ont offert leurs hommages; dans cette ressemblance est un mystère; c'est ce que nous ne pouvons tarder à apprendre. Le comte de Borotin a donné sa parole au jeune d'Eschen.

— D'Eschen! mais c'est Yvann Czeki qu'aime Berthe.

— Yvann Czeki! dites-vous; c'est un grand Hussite, et le comte ne consentira pas à cette union.

— Que Borotin connaisse la vérité; qu'il apprenne de l'homme ce que l'enfant n'a pu lui dire, et sa haine contre les Hussites se dissi-

pera; d'ailleurs, d'Eschen est blessé; son mariage est donc retardé, sinon impossible.

— Rien ne résiste à la volonté de mon maître; les obstacles, il les brise; les dangers, il les brave; ce qu'il a juré de faire, il le fait. Et pourtant, je le sens, si ma jeune maîtresse n'épouse pas Yvann, c'en est fait de son bonheur.

— Patience, Ilka; tout s'arrangera, Dieu est avec nous.

— N'oubliez pas que mon maître, jadis partisan des nouvelles doctrines, s'est tourné contre ses anciens frères d'armes, depuis ses malheurs de famille.

— Je sais que de nouveaux dangers nous menacent; le ciel est pour nous gros d'orages; mais nous les vaincrons, parce que la justice est de notre côté, et triomphera le jour où la vérité sera connue.

Tandis que Boleslas conférait avec Ilka, un grand mouvement avait lieu dans la cour du château de Borotin. Une troupe nombreuse de cavaliers, armés de pied en cap, étaient venus dire au comte qu'un gros de Hussites s'avançait

à l'extrémité de la route, et paraissait se diriger de ce côté.

— Si ce sont des Hussites, repartit Borotin, qu'on les laisse s'approcher; qu'on baisse la herse, et qu'une fois dans le château, on y mette le feu; si, au contraire ce sont des nôtres, qu'on hisse sur les tours l'étendard des Borotin; que le chapelain revête ses plus beaux habits, qu'il fasse brûler l'encens sur l'autel; car certainement, le comte d'Eschen, mon beau-fils, sera parmi eux.

Les ordres du comte furent exécutés; le cortège annoncé faisait tournoyer la poussière, la route en était obscurcie; cependant la troupe avançait toujours; Borotin reconnut aux oriflammes les insignes du comte d'Eschen, et faisant appeler Berthe, il lui dit :

— Ma fille, prépare-toi; voici le seigneur d'Eschen qui s'avance et vient pour te donner son nom.

— Mon père, mon père ! murmura Berthe, laissez-moi près de vous.

— J'ordonne, repartit le père.

Berthe tomba à ses pieds; le cortège entra

dans la cour; la bannière du comte d'Eschen était garnie d'un crêpe.

— Qu'est-ce? demanda Zenko; que signifie ce lugubre appareil ?

— Monseigneur, c'est vous que nous venons chercher, repartirent les hommes d'armes.

— Et votre maître? où donc est-il ?

— Mort ! tombé sous ce fer.

— Le poignard de l'aïeule!

— Le poignard de l'aïeule! exclama Ilka, accourue; le poignard de l'aïeule !

— Oui, reprit l'homme d'armes.

— Mais alors d'Eschen est donc.......

— Votre propre fils, comte de Borotin !

— Mon fils! Ah! mort et malheur aux Hussites !

— Ils sont réunis non loin d'ici, dans une grange; répétèrent plusieurs voix de la soldatesque.

— Ils sont réunis! et mon fils a succombé ?

Et tous, affolés, les mains chargées de torches enflammées, ils se dirigèrent vers la grange, la cernèrent et y mirent le feu. En cet

instant, Ilka inspirée leva les bras au ciel, et les laissant tomber vers Borotin, s'écria d'un ton prophétique :

— Comte Zenko, mon maître, les destins s'accomplissent; cet enfant qui te fut volé, ce fils dont tu as pleuré la perte, le sort te l'enlève, et bénis Dieu, car tu allais commettre un sacrilège, en unissant le frère à la sœur.

Et le comte accablé crut voir, au sein des nuées, l'image de Lyboussa, car il s'écria par deux fois :

— Grâce ! grâce !

La vision l'avait foudroyé.

CHAPITRE ONZIÈME

L'INCENDIE

La mort de Jean Huss n'avait fait qu'accroître le zèle et le nombre de ses disciples ; les Hongrois, à l'exemple de leur maître, disaient :

« La religion, c'est la vérité vue en Dieu ; la philosophie, c'est la vérité vue en l'homme. »

Or, raisonnant toutes choses, ils repoussaient les mystères, lumière confuse, pour rechercher la vérité.

Et, tandis que les sages discutaient, la foule, entraînée, se groupait autour d'eux. L'un déclarait que la révélation n'est que le témoignage de la Rédemption, ayant été juive dans sa forme, divine dans son principe, humaine dans son expression. Et de discussion théologique en discussion théologique, les Hussites transformaient en loi nouvelle le Christianisme.

Yvann, parmi les jeunes gens de son âge, était l'un des plus fervents et des plus éloquents.

— Que sont nos prêtres? disait-il à la foule, sinon des hypocrites qui condamnent la chair et obéissent à la chair ? N'ont-ils pas emmené avec eux, au concile de Constance, leurs maîtresses et leurs concubines? Le peuple n'est-il pas écrasé d'impôts? Le soldat est-il autre chose qu'une machine de guerre? Un roi, Charles VI, est mort en France, et pas un seigneur n'a accompagné son convoi; et les grands sont contre les petits, les puissants contre les faibles; Jean Huss, notre maître, a vraiment affranchi ceux de notre nation; si la sagesse préside à nos destinées, notre réforme fera le tour du globe, et nous aurons bien mérité de l'humanité. Frères, que chacun de vous soit pur devant Dieu, devant ses semblables et devant lui-même.

Et Yvann, par son langage animé, entraînait ses frères; mais en son cœur, une passion secrète, son amour pour Berthe était le grand mobile de l'exaltation de ses sentiments. Plu-

sieurs fois, depuis la mort de d'Eschen il avait tenté de franchir les fossés du château de Borotin, mais toujours le respect, dû à sa bien-aimée, l'avait retenu. Boleslas, auquel il avait cru longtemps devoir la vie, et qui étudiait les péripéties de son cœur, lui dit un jour :

— Tu sais que je ne suis pas ton père, ton origine remonte plus haut: ta mère eut pour époux un burgrave, et fut demoiselle d'honneur de Sophie de Bavière, notre reine. Comme il est arrivé souvent dans notre pays, la jeune fille, à laquelle tu dois la vie, était née dans des circonstances où la nation troublée se cherchait elle-même et ne se retrouvait pas toujours. Ta mère était jumelle de la comtesse Lyboussa de Borotin. Lorsque tu dus venir au monde, ton père combattait pour sa foi et avait juré de revenir pour consacrer son union en même temps qus ta naissance. Le sort des armes ne permit pas son retour et tu restas confié, par ta mère mourante, à sa sœur bien-aimée; tu devins l'hôte du seigneur Borotin. Celui-ci était absent; j'avais été chargé de te porter en son domaine, et je veillai sur tes

jours; aux papiers que je t'ai remis et qui te font connaître ta véritable origine, est jointe une médaille portant le millésime de 1375 et le nom d'Yvannowna, avec la date de sa délivrance. Ces titres-là, mon fils, témoignent de ton origine, et peuvent te conduire au trône de Bohême. Ilka, ta nourrice, femme de confiance de Lyboussa, possède une médaille semblable; l'une et l'autre au nom des Platzow. Je t'ai dit comment était morte Lyboussa de Borotin, tu connais donc, mon fils, la vérité, toute la vérité. Une légende prophétique pesait dès longtemps sur les Borotin; tous les mâles devaient périr jusqu'au dernier, et Ilka l'inspirée prétend que le moment approche, où le poignard qui frappa la comtesse doit disparaître avec le dernier des Borotin. Zenko a engagé sa parole à d'Eschen.

— Ajoutez, mon père, repartit Yvann, — car je me plais toujours à vous donner ce nom, — que le comte de Borotin, d'abord favorable aux Hussites, s'est tourné contre eux, depuis le jour où il a sacrifié la comtesse à ses soupçons injurieux.

— Eh bien ! c'est à toi qu'est réservé le soin de l'éclairer ; les papiers que tu tiens de ta mère et que tu dois lui faire connaître, serviront ton amour.

— Mais s'il refuse de m'entendre?

— S'il refuse de t'entendre, Ilka parlera, et tous unis, nous triompherons de la résistance de Borotin : tu n'es pas de son sang, tu n'es pas de son nom, il a à racheter un passé coupable, compte sur Dieu et sur la justice de ta cause.

— Oui, je veux vous croire, car si je succombais, j'en mourrais.

— Et elle, Berthe, ta bien-aimée, supporterait-elle ce sacrifice? La nature parlait quand elle a refusé la main du comte d'Eschen ; la sœur ne pouvait épouser son frère ; la cousine peut épouser son cousin ; la descendance mâle s'est éteinte avec d'Eschen. Que ce soit là, mon fils, ta garantie.

Boleslas avait fait prévenir Ilka, la devineresse nourrice, qui, au comble de la joie, accourut en s'exclamant :

— Gloire à Dieu, au plus haut des cieux

l'époux légitime de ma jeune maîtresse est devant mes yeux, et la fatalité cesse de frapper cette maison; une ère nouvelle commence, joie et bonheur soient à Yvann et à Berthe! Monseigneur peut, sans crime, consacrer leur union. Accourez tous, serviteurs et valets, hommes d'armes et vassaux! le sang des Borotin ne rougira plus la terre. Le comte Czeki donne son nom à la comtesse Berthe et absorbe dans son blason celui des Borotin. Honneur au comte Yvann et à sa jeune fiancée!

Mais pendant que ceci se passait, la grange ou s'étaient réunis les Hussites, était incendiée par ordre de Zenko; les flammes montaient jusqu'au ciel, les nues en étaient obscurcies, et l'on entendait au loin les cris des mourants.

— Ce sont mes frères qui meurent! s'écria Yvann, victimes de leur confiance et de leur foi; à nous de les délivrer, ou de mourir comme eux. Berthe, ma bien-aimée, pardonnez-moi, en ce moment le devoir l'emporte sur l'amour; je vais sauver mes frères, ou mourir avec eux

Il s'élança rapide, se dirigeant du côté de la

ferme incendiée, Boleslas le suivit; les portes furent enfoncées, et les malheureux suffoqués échappèrent à une mort certaine.

Berthe qui, de loin, avait vu flamber l'incendie, provoquait ses serviteurs à l'éteindre, et quel ne fut pas son désespoir, lorsqu'elle vit Yvann se précipiter au milieu du danger. Elle accourut éplorée, la foule se heurta contre elle, et la reconnaissant, plusieurs s'écrièrent :

— Mort à la fille de Borotin; nous allions succomber par les ordres de son père, mort! mort!!...

Déjà, on entraînait la jeune fille; Yvann l'aperçoit et s'écrie :

— Arrêtez! je lui dois la vie, respectez-la.

— C'est la fille de notre plus cruel ennemi, exclama la multitude.

— Elle est des nôtres! que nul ne touche à un cheveu de sa tête. Pour arriver jusqu'à elle, il faudrait passer sur Yvann même.

— Yvann est un traître, repartit un Hussite, du sein de la foule; il pactise avec nos ennemis, arrêtons-le, crucifions-le!

— Non! non! répéta-t-on de tous côtés, et

Yvann pressant, de son bras gauche, Berthe sur son cœur, tenait de la main droite son épée, la fureur populaire se calma; ces hommes qui s'étaient crus perdus et que le danger avait exaspérés, écoutèrent enfin le langage de la raison, et mettant bas les armes, s'inclinèrent devant Yvann leur chef.

— Me reconnaissez-vous? leur demanda-t-il; ne m'avez-vous pas toujours vu au premier rang parmi vous? Quel sujet ai-je de vous trahir? Mon bras vous est acquis, mais j'aime cette jeune fille, exigerez-vous que je vous la sacrifie?

— Yvann, interrompit Berthe, vos frères en Dieu sont mes frères aussi; j'ai confessé la foi de Jean Huss; l'avenir est à ses disciples; la religion du progrès ne saurait donc m'effrayer; frères, que votre main se tende vers la mienne!

Et toutes les mains voulaient presser celles de Berthe, répétant avec enthousiasme :

— Gloire à Dieu, au plus haut des cieux! C'est par les femmes que la foi se ravive au sein de l'humanité.

— Mes amis, repartit Berthe, le seigneur

Yvann est le fiancé de mon cœur; bientôt il sera mon époux; et je ramènerai à vos croyances celui de qui je tiens la vie.

Le peuple acclama Berthe, les hommes lancèrent en l'air leurs chapeaux, les femmes battirent des mains, et tous firent escorte à la fille de Borotin jusqu'au château de son père.

CHAPITRE DOUZIÈME

LA VISION

La foule, qui avait accompagné Berthe, Yvann, Boleslas et Ilka, n'osait pénétrer dans le château de Borotin ; elle stationnait dehors, bien que la herse eût été levée pour livrer passage aux personnes que nous venons de nommer. Borotin, anxieux de l'ordre qu'il avait donné, et repentant peut-être de son excès de cruauté, avait envoyé Gauthier s'enquérir de l'incendie de la ferme.

— Ils sont sauvés, maître ! était revenu lui dire le vieux serviteur. Le capitaine Boleslas, ma femme et demoiselle Berthe sont avec eux.

— Ma fille, avec les Hussites ! exclama Borotin.

— Seigneur, reprit Gauthier, n'oubliez pas que notre jeune maîtresse est par ses convictions, comme par son amour, avec les disciples de Jean Huss.

— Me faudra-t-il donc la maudire ?

— Monseigneur, ne précipitez rien ; Ilka, me disait ce matin : « Ce jour est un grand « jour, les ténèbres se dissipent, le ciel res- « plendit, la lumière va se faire, un grand « mystère s'éclaircira. »

— Quel mystère peut s'éclaircir, Gauthier ? Le malheur s'est attaché à ma destinée : j'avais un fils, orgueil de ma race ; enfant, on me l'a volé ; homme, la mort me l'a pris.

— Monseigneur, la mort du comte d'Eschen, votre fils, met fin à votre descendance directe et sauve votre fille d'un inceste. Bénissez Dieu, et relevez la tête.

— Je suis le dernier des Borotin, je dois périr aussi ; il faut que les destins s'accomplissent, je sens que ma fin est proche.

— Qui peut savoir le nombre de ses jours ?

— Ilka n'a-t-elle pas le don de divination ? Tous les malheurs des miens, elle les a pres-

sentis ; on n'échappe pas à sa destinée, et je le répète, Gauthier, je suis le dernier des Borotin.

Zenko se laissa tomber sur un fauteuil, et se prenant la tête dans les mains, il rêva longtemps. Sa rêverie se fût continuée sans le tumulte qui se produisait au dehors.

— Vois ce que c'est, Gauthier, dit le comte en relevant la tête; la multitude se presse aux abords du château.

— Monseigneur, c'est demoiselle Berthe qui rentre avec Ilka et le capitaine Boleslas; d'autres personnes suivent.

Gauthier ouvrit la porte à deux battants, Berthe vint tomber aux pieds de son père ; à ses côtés était Yvann.

— Mon père, dit Berthe, voici mon fiancé.

— D'Eschen ! exclama Borotin ; il n'est pas mort !

— Lisez ceci, comte, interrompit à son tour Yvann.

— Mais vous, vous !..... vos blessures ?...... que s'est-il passé ?

— Je ne suis point celui que vous croyez :

lisez ; ce jour est le jour des aveux et de la réhabilitation. Lisez.

Le comte ému brisa le sceau qui fermait le parchemin et lut ce qui suit :

« Mon fils,

« Quand ces papiers vous seront remis,
« quand vous aurez brisé le cachet qui les
« scelle, mon âme aura quitté sa dépouille
« pour une autre patrie.

« Du monde où je vais, mon enfant, je veil-
« lerai sur vous ; mais, dès ce moment, je
« dépose dans les mains du capitaine Boleslas,
« les papiers qui justifient de votre origine.

« La comtesse Lyboussa de Borotin, ma
« sœur, qui me savait mère sans époux, con-
« sentit, le jour de votre naissance, à vous
« recevoir sous sa garde, moi me sentant mou-
« rir, et à me suppléer ; le comte, son époux,
« absent, Boleslas veilla sur vos jours, sous les
« yeux de Lyboussa. Cette surveillance porta
« ombrage à Borotin, qui, revenu au château,
« leva une main criminelle sur son innocente
« et trop malheureuse épouse.

« Puissent ces papiers, qui vous seront con-
« fiés à votre majorité, justifier ma sœur et
« vous rendre chère, mon fils, la mémoire de
« votre mère.

« Ilka, qui fut votre nourrice au château de
« Borotin, possède une médaille semblable à
« celle que vous trouverez ici ; l'une et l'autre
« justifient de l'origine de ma sœur et de la
« mienne ; elles portent le millésime de 1375.
« N'ouvrez ces papiers, mon fils, qu'en pré-
« sence du comte Zenko de Borotin. Ils feront
« briller à ses yeux la vérité dans toute sa
« lumière, et purifieront le nom de ma sœur
« regrettée. Vous apprendrez aussi, par ma
« signature, le nom de votre père et le mien.

« Aimez votre cousine Berthe...... puissiez-
« vous désirer en faire votre compagne et son
« père y consentir ! le nom des Borotin serait
« ainsi purifié, et la fatalité qui pèse sur eux
« conjurée. Mon fils, que Dieu vous protège
« et vous guide ! C'est le vœu de

« Votre Mère,

« Yvannowna Czeki. »

Zenko laissa tomber les papiers que lui avait remis Yvann ; ému, troublé, repentant, des larmes brûlantes débordaient de sa paupière.

— Yvann, dit-il, après un moment de silence, Yvann, mon neveu, je reconnais mon erreur ; d'Eschen était bien le fils de mon sang, l'enfant volé, maudit dès sa naissance, que je voulais unir à sa sœur, tant la fatalité s'attache à ma destinée. Il n'est plus, ce fils, qui n'a pas même porté mon nom ; je suis le dernier de la branche mâle des Borotin, le dernier des maudits de ce nom. Mes enfants, je veux sceller votre hymen, je veux le voir bénir et m'endormir ensuite paisiblement du dernier sommeil ; car, je le sens, je n'ai plus que quelques jours à vivre. Ce matin, en me réveillant, j'ai vu l'image de la comtesse se dresser devant moi. Son regard ne portait plus l'empreinte du courroux ; un sourire de pardon errait sur ses lèvres, un rameau d'olivier était dans sa main droite, qu'elle semblait tendre vers moi, en signe de réconciliation : « Viens, disait-elle, viens. » J'ai fait un mouvement, la vision s'est évanouie, et au pied de

mon lit se dressait quand j'ai ouvert les yeux, mon propre cercueil. J'ai jeté un cri, Gauthier est entré : « N'as-tu rien vu, lui ai-je demandé ? « — Rien, maître, » a-t-il répondu.

Or, depuis ce moment, les yeux ouverts ou fermés, la vision se continue et je vous le dis, mes enfants, l'heure de la séparation est proche entre nous.

— Père ! exclama Berthe, si vous voulez que je sois heureuse, si vous voulez que je vive, vivez ! sans vous, la douleur et le deuil habiteraient notre foyer.

— Sous huit jours, répéta Zenko, vous serez unis !

CHAPITRE TREIZIÈME

LE MARIAGE

Huit jours après la vision de Zenko, et pour tenir sa promesse, il avait tout disposé pour l'union de Berthe et d'Yvann. La triste impression qu'il avait ressentie, semblait s'être effacée ; il était souriant, affectueux, et dans ses domaines on préparait tout pour la cérémonie du mariage. Différentes dispositions y avaient été prises, l'appartement des futurs époux ne laissait rien à désirer, et la sollicitude de Borotin allait au delà des vœux de sa fille. De nombreuses invitations avaient été lancées, de somptueux présents étaient échangés ; on remarquait, dans le château, un mouvement inaccoutumé. Berthe, le jour de la cérémonie, s'était levée de grand matin, et, accourant chez Zenko, lui avait dit :

— Père, avant le Pasteur, avant le représentant de l'autorité civile, bénissez votre enfant. Et si elle a pu vous déplaire dans le cours de sa vie, pardonnez-lui ses fautes, par l'amour qu'elle a pour vous.

Le comte attira sa fille sur son cœur, et son âme débordant sur ses lèvres :

— Viens dans mes bras, dit-il, fille chère, orgueil de ma race ; celui qui te donne son nom est digne de toi : vous allez être unis, sois bénie, comme tu es aimée !

Il la pressa sur sa poitrine, puis relevant la tête, il ajouta :

— Quelle date avons-nous aujourd'hui, Berthe ?

— Je ne sais, père, répondit-elle ; mais en nous faisant signer, le bailli nous le dira.

— Soit, je tiens à marquer en lettres d'or ce jour qui scelle ton bonheur.

Berthe se jeta dans les bras de son père, et tous deux restèrent longtemps unis. Bientôt survint Yvann, qui, s'inclinant respectueusement devant Borotin, lui dit :

— Comte, vous unissez au mien le plus pur

de votre sang, recevez mon serment de fidélité et de dévouement. Berthe me confie son avenir, je serai digne du choix qu'elle fait ; le trésor que vous m'accordez vaut tous les trésors que possède notre Bohême. J'ai amené avec moi les plus chers de mes frères d'armes ; votre confiance en Yvann ne sera point trahie, et s'il y a entre nous des dissidences religieuses, je les effacerai, me souvenant seulement que vous m'avez donné la main de votre fille, et que cette fille, objet de mon amour, a accepté ma foi, et partage mes convictions.

— Mon fils, reprit Zenko, je ne suis point tellement ennemi du progrès, que je ne puisse modifier aussi mes opinions. Je crois, comme Wicleff, que la contrition seule, sans la confession, suffit à la rémission de nos péchés, notre conscience étant le meilleur juge entre Dieu et nous.

— Oui, père, interrompit Berthe, nous pouvons, mieux que le confesseur, juger de l'état de notre âme, et nous absoudre ou nous condamner, en faisant notre examen de conscience. Je me sens pure, sous vos yeux, je dois

être pure devant Dieu, qui est le Juste des Justes. Bénissez-nous, avant que le Pasteur nous bénisse.

Yvann et Berthe s'agenouillèrent, Zenko leur imposa les mains, disant :

— Dieu juste et grand, je demande pour ces enfants, appui et protection.

Et, après un moment de muette prière, les mains toujours imposées sur les têtes des deux jeunes gens, il ajouta :

— Auteur de toute grâce et de tout don parfait, Dieu puissant ! bénis-les comme je les bénis ; mais que ta volonté soit faite et non la mienne... Berthe, Yvann, ajouta-t-il, allez en paix ; dès ce moment, vous êtes unis devant moi.

Les deux jeunes gens se levèrent ; la cloche de la chapelle fit entendre son plus joyeux carillon : la soldatesque tira des coups de pistolet, la musique retentit au loin, c'étaient les invités qui arrivaient de toutes les parties de la Bohême, pour saluer la fiancée d'Yvann. Les vassaux du seigneur Zenko se pressaient dans la cour d'honneur, apportant les produits

de leurs fabriques, étoffes de soie, drap, toiles et tissus divers. Les jeunes filles revêtues de leurs plus beaux habits et chargées de fleurs, s'avançaient une à une pour débiter tour à tour leurs compliments à Berthe. La joie rayonnait sur tous les visages, et quand le jeune couple quitta le salon de réception pour se rendre à l'Église, c'était à qui se presserait sur son passage, formant des vœux pour son bonheur.

— Les quinze ans de la sanglante guerre, soutenue par les Hussites contre les catholiques, vont enfin se faire oublier, disait l'un.

— Tabor va régner sur le monde, ajoutait un autre ; la lumière se répand de plus en plus autour de nous ; Zenko le catholique va passer dans nos camps ; jadis le mari de Lyboussa fut un simple laboureur ; devenu duc de Bohême, il conserva ses gros souliers, en souvenir de son origine. Ici, ce sont deux grands noms qui s'unissent ; en eux, une fusion s'opère, réjouissons-nous, le sang des martyrs va cesser de couler, la sueur des travailleurs fécondera la terre, la Bohême sera grande par l'idée qu'elle a fait germer.

Et tous, unissant leurs vœux, célébraient comme une heureuse journée l'union de deux familles du rang le plus élevé; Zenko, radieux, n'avait plus souvenir de sa vision, il était à la joie, il était au bonheur.

La cérémonie du mariage terminée, les parents et alliés des deux familles d'Yvann et de Berthe furent retenus au château, pour célébrer, en un banquet intime, l'heureux événement de ce jour. La salle du festin était splendidement illuminée, une table richement ornée portait seulement quatorze couverts. On s'assit, un seul convive manquait à l'appel, c'était le plus vieux.

— Quelle date avons-nous? demanda soudain Zenko à son voisin.

— Le dix, répondit celui-ci.

— Dix et trois font treize, répondit Zenko; ce nombre m'a toujours été fatal; nous sommes treize à cette table; le treize se répétera dans trois jours; triste date!

Il n'en dit pas davantage; mais une impression douloureuse pénétra les assistants, et pendant un moment le mot *treize* fut dans

toutes les bouches, comme un signe de mauvais augure; mais bientôt l'entrain de la jeunesse prit le dessus, on chanta, on porta des toasts; au dessert, la folie avait pris place au banquet qui se termina joyeux.

CHAPITRE QUATORZIÈME

MORT DU DERNIER DES BOROTIN

Le repas des noces d'Yvann et de Berthe s'était prolongé jusqu'à une heure avancée de la nuit. Dès le matin, bras dessus, bras dessous, le jeune couple s'entretenait du bonheur de sa nouvelle situation.

— Que tu es belle ainsi, dans ton négligé du matin, ma jeune épouse! disait Yvann à Berthe.

— Que tu es tendre, mon noble époux, pour ta compagne! répondit Berthe.

— Tes yeux ont plus d'éclat que le firmament, tes lèvres ont le parfum des roses, tes dents, la blancheur du lis, et ta parole, le charme de l'infini. Dis-moi que tu m'aimes, Berthe; ce mot me rend si heureux!

— Et moi, Yvann, ton amour me rend si fière; tu ne changeras jamais?

— Jamais...... toujours sera le mot éternel de nos amours.

— Et mon père, comme il était heureux, hier!

— Oui, bien heureux, et pourtant un léger nuage a glissé sur son front, lorsqu'en comptant les convives il a dû s'arrêter au nombre *treize*.

— Oui, c'est là sa seule faiblesse; partout où il y a du *treize* et du *trois*, il est soudainement frappé; notre tendresse dissipera ces tristes pressentiments, nous l'aimerons une fois de plus, pour qu'il ait à compter quatorze.

Et pendant de longues heures, les jeunes gens s'oublièrent à roucouler leur amour, ne se comptant plus les baisers, mais se les donnant par douzaines....

Un mois s'était presque écoulé, Zenko paraissait avoir oublié les tristes pressentiments qui l'avaient absorbé la veille du mariage de Berthe. Cependant, par un jour plein de splendide lumière, il se sentit prendre d'un mal

subit, et malgré son courage, il dut se mettre au lit. Ilka, la prophétesse, gémissait en silence et consultait son livre de divination.

— Tu ne crains rien pour mon père? lui demanda Berthe.

— Non, rien pour lui, répondit Ilka, on ne meurt pas pour disparaître; mais je crains pour nous qui resterons en deçà, quand il ira au delà.

— Que signifient tes paroles? demanda Berthe.

— Elles signifient que chacun de nous a son heure marquée, que votre père le pressent, et que nous devons prier Dieu pour conjurer un malheur.

— Tais-toi, Ilka, tu me glaces les sens; je ne veux pas te croire; dis-moi plutôt que je conserverai mon père longtemps.

— Ilka voudrait ce que vous voulez, mais Ilka ne saurait mentir; il y a de l'ombre sur nos jours.

Berthe, effrayée des pressentiments de sa nourrice, se rendit dans l'appartement de son père et le demanda à Gauthier.

— Impossible, repartit le fidèle serviteur;

monseigneur est incapable de vous recevoir à cette heure, il dort; sa nuit a été mauvaise, laissons-le reposer.

Plus tard, Yvann se présenta et reçut la même réponse, et ce fut ainsi durant deux jours. Le troisième jour, Ilka veillait, lorsque vers le matin le comte lui dit :

— Ilka, je me sens mieux, je voudrais me lever, va me chercher Gauthier, qu'il vienne à mon aide.

Gauthier ne se fit pas attendre.

— Mon vieux serviteur, lui dit Zenko, prête-moi l'appui de ton bras, je veux me lever.

Gauthier s'approcha de son maître, celui-ci se vêtit de son mieux, et se tenant debout, il dit à son serviteur qui insistait à le soutenir.

— Laisse-moi, je n'ai pas besoin de ton aide.

Puis, portant machinalement ses regards distraits sur l'almanach, il s'exclama avec vivacité :

— Le treize!.... c'est aujourd'hui le treize!.... date fatale! n'importe, je suis debout.

Et comme Gauthier approchait un fauteuil.

— Non, non! dit Zenko; c'est debout que se tiennent les braves; appelle Berthe, appelle Yvann! venez tous!

Varlets et vassaux entrèrent nombreux à la suite de Berthe et d'Yvann, on se précipita vers le comte; Gauthier le soutenait d'un côté, Yvann de l'autre.

— Placez-le sur son lit, dit Ilka, l'âme est partie, laissez reposer le corps; voyez comme cette physionomie est radieuse; l'esprit de ce juste est déjà dans l'éternité. La mort est-elle autre chose qu'une porte qui, de la tombe, conduit à Dieu.

En face de ce paisible mort, tous joignirent les mains et entonnèrent le chant sacré des Hussites : *Gloire à Dieu! au plus haut des Cieux!* La douleur de Berthe fut immense, elle ne voulait pas être consolée; cependant Yvann lui dit :

— Cher trésor de mon âme! le désespoir et les larmes ne sauraient s'éterniser; le souvenir de ce juste survivra en toi; ensemble, nous parlerons de lui, de ses hauts faits, de sa bonté,

de sa gloire; nous exalterons son nom en cherchant à imiter ses vertus. Que ce soit là notre force et notre consolation.

— Ami, interrompit Berthe, Ilka, qui prophétise le bien et le mal, m'annonce un héritier pour la fin de cette année. L'âme de notre fils procédera de l'âme de notre père, en procédant de toi et de moi : à côté de mes regrets, voilà mon espérance.

On fit au comte de Borotin de splendides funérailles. Ilka prophétisa que l'esprit de Zenko était désormais uni pour l'éternité à celui de Lyboussa. Comme il avait été dit par elle, un héritier naquit avant la fin de l'année à la fille de Borotin. Chacun se félicita du bonheur répandu dans tout le comté, depuis l'union d'Yvann et de Berthe. Le baptême succéda aux funérailles; les jeunes époux, tendrement unis, oublièrent le vide que la mort avait causé dans leur famille, et tout en gardant le souvenir de celui qui n'était plus, donnèrent les plus tendres soins au fils qui devait les continuer.

C'est ainsi que, dans la chaîne des temps, se relient tous les anneaux de l'humanité; la mort

fait ses vides, les nouveau-nés les comblent, et le présent inscrit pour l'avenir, l'histoire du passé : ainsi se lient les siècles. Pourquoi faut-il que le mal ait de vives racines, et laisse des traces ineffaçables de son passage ?

FIN DES BOROTIN

LA CHANOINESSE

LA CHANOINESSE

PREMIÈRE PARTIE

LES DEUX AMIES

C'était à Offenbach, par un soir d'été; la lune resplendissait sous un ciel de diamants et jetait sa douce lumière sur tout ce qui s'offrait à son amour. Pas un nuage pour ternir son éclat, pas un cri dans l'air pour troubler ce silencieux spectacle. Le Mein laissait ses eaux couler paisibles vers le Rhin, et sur ses bords, des chants se répétaient, portés d'échos en échos, jusqu'à l'oreille la plus éloignée. En ce moment, deux femmes aux allures gracieuses, se promenaient seules loin des chanteurs. Leur bouche n'articulait pas une parole; mais à la précipitation de leur marche, on devinait

qu'une confidence intime commencerait dès qu'elles auraient perdu de vue la cité et son mouvement tumultueux.

Ces deux femmes, unies par la plus étroite amitié, se disaient, sans parler, des mots qui n'existent dans aucune langue, mais que le cœur devine. Il y avait entre elles un secret à partager, une douleur à confondre, et pour toutes douleurs les femmes sont amies, les amies deviennent sœurs.

Les maisons étaient loin derrière, les chants ne se faisaient plus entendre, cependant les deux jeunes femmes marchaient encore sans écouter l'heure du soir, sans s'effrayer du silence de la solitude. C'est que leur âme était comme un acier fortement trempé. Cependant elles rompirent ce silence.

— Sais-tu, Bettina, dit la plus timide à son amie, que je m'étonne de moi et de toi? Regarde où nous voilà, plus un bruit dans la nature, plus un pas d'homme sur le chemin, plus un chant d'oiseau sous le feuillage.

— Oui, Gunderode, nous sommes seules, reprit Bettina; mais Dieu nous voit, et que

craindrions-nous sous sa garde? Tu es venue pour parler, moi pour t'entendre, asseyons-nous, j'écoute, il faut au corps tout son repos lorsque l'âme suffit à la vie.

Bettina se tut, Gunderode lui prit la main, la regarda et lui dit à demi-voix : — Connais-tu l'amour ?

— J'aime la fleur qui m'envoie son arome, l'oiseau qui me jette sa chanson, le vent qui gémit, l'onde qui murmure, le ciel qui tonne! J'aime le chant pastoral du berger, le bêlement de son troupeau, la voix de l'ouragan, le cri de la nature entière, la poésie des tempêtes, tout ce qui gronde, gémit, psalmodie ou loue, je l'aime. Dis-moi maintenant, Gunderode, est-ce là de l'amour?

— Oui, l'amour contemplatif, universel, immense, qui reçoit tout de la nature sans rien demander aux hommes; mais, Bettina, sur cette terre où nous sommes si petits, notre cœur cherche un cœur qui, sans les recevoir de la même manière, partage toutes ses impressions; on n'est complet qu'à deux, l'âme se contemple dans une autre âme. A la faiblesse

de la femme il faut l'énergie de l'homme; un couple pour la même chaîne, un seul lien pour deux amours! J'aime, Bettina, sans l'avoir cherché; celui qui devait m'ouvrir tout un monde de sentiments et de pensées est venu à moi. Je rêvais de lui depuis longtemps; quand je l'ai vu pour la première fois, il m'a semblé que je le retrouvais, car il existait dans le ciel de mon esprit depuis des années!! Pour être aimé, il lui a suffi d'un regard, nos âmes se parlaient sans effort; en un instant, nous fûmes unis pour la vie... Mais que te dirai-je, sans avoir encore prononcé de vœux, je portais l'habit que tu vois, la même croix pendait sur ma poitrine, on m'appelait la chanoinesse....

Gunderode s'arrêta.

— Allons, dit Bettina, en pressant plus fortement la main de son amie, ton secret, je le sais, l'aveu commencé, je l'achève, cet amant adoré, c'est le professeur Daub.

— Point, reprit Gunderode en rougissant.

— Alors c'est Savigny, car je ne vois ici que l'un ou l'autre capable d'inspirer ce que tu dis.

— Celui que j'aime ne t'est pas connu, sans quoi tu l'aurais nommé le premier.

— Le verrai-je?

— Ce soir.

— Où donc?

— Ici.

— Je comprends, un tête-à-tête sous la sauvegarde de l'amitié.

— Tu me pardonnes?

— Tout, pourvu qu'il t'épouse.

— Suis-je libre? Le peut-il?

— On s'affranchit, il vaut mieux se confesser à Dieu que mentir à son serment; il vaut mieux renoncer à une vocation que la trahir. Tu peux encore rompre tes liens et rentrer dans le monde, n'est-ce pas là ce que tu dois?

Bettina allait poursuivre, un bruit de pas retint ses paroles.

— C'est lui, reprit Gunderode; mais quelqu'un l'accompagne.

— Oui, le docteur Muller, ajouta Bettina, cet intrépide sermonneur de consciences qui ne connaît de devoirs que dans le sacrifice et qui se croit bien fort parce qu'il est bien froid.

— Je ne sais pourquoi, mais je tremble....

— Si tu aimes il n'y a rien à craindre ; mais les voici, plus un mot.

Ils approchèrent. Le docteur s'inclina. Frédérick Kreutzer, l'ami de Gunderode, lui baisa la main avec respect et salua sa jolie compagne comme s'ils se connaissaient déjà.

— Vous le voyez, le plus malheureux des hommes, dit le docteur en désignant Frédérick : il part demain pour Marbourg, et, quoiqu'il doive retrouver là sa famille, rien ne peut le consoler de ce qu'il laisse ici.

— Mais, observa Bettina, ne valons-nous pas bien, docteur, la peine qu'on nous regrette ?

— Sans doute ; cependant il ne doit pas oublier pour le plus tendre intérêt, l'amour le plus sincère, car on l'aime là-bas....

— Ah ! docteur, s'écria Frédérick en voyant pâlir Gunderode, pour être officieux vous devenez indiscret.

Il prononça ces paroles avec trouble. Le docteur reprit avec une sorte de suffisance :

— A mon âge, avec mon caractère, on sait

toujours ce que l'on fait; vous êtes trop grave pour aimer cette enfant; vous ne pouvez aimer madame la chanoinesse Caroline de Gunderode, promise à Dieu, bien que n'ayant pas encore prononcé de vœux; je ne commets donc pas la plus petite indiscrétion en dévoilant ici vos projets de famille.

Pour toute réponse Frédérick offrit son bras à Caroline, Bettina s'appuya sur celui du docteur, et tous quatre marchèrent diversement préoccupés.

— O mon amie, dit Kreutzer dès qu'il se vit assez loin de son mentor pour ne pas être entendu, ne croyez pas un mot de ce qui vient d'être dit; je vous aime, je vous appartiens, je ne serai qu'à vous, c'est là, devant Dieu, le serment que je tiendrai.

— Je voudrais vous croire, répondit Caroline, mais je ne peux rien exiger n'étant pas libre.

— Eh! bien, ma Gunderode, soyons époux en face du ciel, si vous n'avez pas le courage de m'accepter en face des hommes. Mais pourquoi me sacrifier au monde, pourquoi vous

immoler à ses préjugés; votre vœu solennel n'est pas prononcé, les autres engagements vous pouvez les rompre, tiendrez-vous plus à eux qu'à moi?

Gunderode soupira, l'autorité paternelle était sacrée à ses yeux, et cependant l'amour de Frédérick était plus puissant sur son cœur que l'autorité paternelle! Que résoudre, quel parti prendre? Il s'éleva dans cette âme timide des craintes infinies, une irrésolution cruelle, des combats douloureux. Sa raison était sous le joug de la tendresse, mais dans un tel caractère, la conscience finit toujours par donner droit à la raison.

Tandis qu'ils luttaient d'un côté, Bettina triomphait de l'autre et venait de persuader au docteur que Gunderode devait rompre des vœux qu'il n'était pas possible de considérer comme sacrés, puisqu'ils avaient été prononcés, pour ainsi dire, à son insu par ses parents. C'est dans ces dispositions d'esprit et de cœur que les quatre amis se réunirent.

— Hum! hum! grommela Muller, la jeunesse en sait plus que la philosophie, et me voilà tout

désappointé. — Oui, madame, ajouta-t-il, en abordant Caroline de Gunderode, je m'avoue vaincu par cette enfant; je reconnais que je n'entends rien aux choses les plus simples de la vie et particulièrement à l'amour. Autant qu'il est permis de compter sur le zèle je vous promets le mien, je prendrai, par tous les côtés de la raison, votre excellent père, et si je ne parviens pas à le ramener, c'est qu'il y aura dans sa tête plus de volonté que de tendresse dans son cœur.

— Vous me rassurez, monsieur, dit Caroline ; partez tous deux, que Frédérick voie ses parents, j'ai confiance en lui, j'ai confiance en vous.

Le docteur s'inclina et laissa tomber sur son jabot l'énorme prise de tabac qu'il allait savourer, faisant signe à son jeune ami de répondre pour lui.

— Oui, je le jure, dit Frédérick, je reviendrai, Caroline, comptez sur moi; car si je ne revenais pas, je serais mort. Ces dernières paroles furent prononcées avec une émotion croissante. Pour retenir leurs larmes, il fallut aux amants la

présence de deux êtres qui les voyaient et les entendaient.

Il était environ neuf heures, Frédérick devait partir à dix, il engagea son amie à redescendre avec lui le Mein, et tous quatre entrèrent dans une barque conduite par deux vigoureux mariniers. Le docteur, sous la voûte bleue, au bruit régulier de la rame qui frappait l'onde, s'endormit profondément, tandis que Bettina, de ses plus fraîches pensées, poétisait la vie à cette heure du soir.

Frédérick s'était placé à la proue près de Caroline et le regard dans son regard, il la contemplait en silence! Qu'eût-il pu lui dire qui valût l'expression de ce rayon venu de l'âme! Quels mots eussent rendu sa pensée avec l'énergie de ce regard! Il n'est plus de paroles pour peindre l'amour quand la bouche reste muette d'admiration!.... Le chant de l'oiseau des nuits, le cri des matelots, le murmure de l'onde, Frédérick et Caroline ne les entendaient pas. Ils voguaient sur un océan de délices, la vie était pour eux dans la durée de cette promenade.

Lorsqu'ils abordèrent, les voix parties du rivage arrachèrent le docteur au sommeil, Bettina à ses rêveries. Elle venait de voyager dans l'infini! Ce fut en soupirant qu'elle se sentit ramenée sur la terre : il est cruel de marcher après avoir plané! Cette âme contemplative aimait à errer dans l'espace pour y chercher le principe et le but de son être. L'amour ne l'avait pas encore atteinte, il lui gardait pour plus tard, son trait le plus poignant et le plus acéré.

En sortant du bateau, les deux amies se prirent le bras, et Frédérick jeta son dernier vœu à Caroline; encore quelques instants, ils allaient être séparés..... S'aimer, mettre entre soi l'espace, ne plus sentir sous sa main une main chérie, n'est-ce pas rompre, par les douleurs de l'absence, toutes les harmonies de l'amour! Gunderode, cependant, étouffa ses larmes, c'est dans le silence de la solitude qu'il est doux aux amants de pleurer.....

Un cor se fit entendre, puis un claquement de fouet, puis un bruit de roues....

En ce moment, deux étudiants passaient.

— N'est-ce pas Frédérick? dit l'un d'eux.

— Oui, répondit l'autre; on prétend que l'hymen et l'amour se le disputent.

— Mais il quitte l'amour et alors.....

— On dit sa prétendue riche, titrée et fort expérimentée.....

— Une veuve, je crois?

— Quelque chose comme ça.

Gunderode n'en entendit pas davantage; ses jambes fléchirent, la tête lui tourna, elle s'évanouit....

— Au secours! s'écria Bettina; au secours!

On accourut, les étudiants revinrent sur leurs pas, et sans se douter qu'ils avaient fait le mal, l'un d'eux, assez habile médecin, s'empressa de prodiguer les soins de son art à la jeune chanoinesse Caroline de Gunderode. La foule devisait sur cet événement, les plus curieux hasardaient même quelques questions que Bettina couvrait de son plus profond regard de mépris.

On fit avancer une voiture, les deux amies y furent placées sous la garde de l'étudiant médecin; bientôt Gunderode se retrouva chez

elle, et le sentiment de ses douleurs lui revint alors avec la mémoire. Malgré les serments de Frédérick, le doute était entré dans son âme. Elle se voyait abandonnée, trahie, et ni les efforts de sa raison, ni les consolations de l'amitié ne lui rendaient le calme.

— Écoute, lui disait Bettina, si Frédérick te trahit, le docteur et ton père ne te trahiront pas, tu sauras tout par eux, et ne te sentirais-tu pas le courage d'oublier un ingrat ?

— Non, répondit Gunderode, tant que mon cœur battra je l'aimerai, fût-il le plus ingrat des hommes. Le torrent qui déborde, la digue qui se rompt, ne font pas plus de mal que ne m'en ont fait les paroles de ces deux étudiants, et ce n'est là qu'un doute.... Ah ! si ce doute se changeait en certitude, malheur à moi !

— Ainsi, en lui toute ta foi, Caroline, et pour l'amie rien ?

— Pardonne, Bettina, je t'aime, mais l'amour, vois-tu, fait taire toutes les tendresses, il endort tous les autres accents du cœur.

— Fasse alors Dieu que j'ignore toujours l'amour s'il ne peut être pour mon âme comme

une voix du ciel. Oh! Gunderode, laisse-moi croire qu'il y a dans la tendresse des amants quelque chose de sacré et qu'il ne leur est pas permis de douter, sous peine de crime!

— Oui, garde ta douce confiance, rêve la vertu, fais-moi croire au bonheur; mon cœur se repose à t'écouter, tes paroles sont des diamants aux mille facettes, elles m'éclairent, elles m'illuminent; parle toujours!

Les deux amies s'ouvrirent les bras, la belle Caroline de Gunderode mêla ses larmes à celles de Bettina : les larmes sont une si douce consolation.....

La nuit déroula son long voile sur toute la nature et, lorsqu'aux approches du jour, elle s'enfuit dans les ténèbres, Bettina était encore près de sa chère chanoinesse, comme si depuis le départ de Frédérick il ne se fût écoulé qu'un instant.

Et tandis que les deux jeunes femmes mettaient en commun leurs pensées, l'étudiant en médecine, Félix de Stenbach, passait et repassait sous leurs fenêtres, poussé par un intérêt plus vif que celui de leur santé. Il avait

plusieurs fois rencontré dans le monde Caroline de Gunderode et Bettina. Son cœur, jusque-là, les avait aimées ensemble; mais l'évanouissement de Caroline l'éclaira sur ses vrais sentiments, et il passa la nuit à se sentir aimer..... Le moindre bruit le remplissait d'angoisses; il lui semblait entendre les soupirs de Caroline, les plaintes de Bettina, il ne pouvait se résoudre à s'éloigner..... Surpris dès la première heure du jour par quelques étourdis, qui la veille l'avaient vu entrer chez Gunderode, il fut de leur part l'objet des plus amères railleries.

— Allons, observa l'un, Frantz a eu sa première bonne fortune et, pour un écolier, il ne débute pas mal.

— La chanoinesse est belle, ajouta un second, on ne se damne pas pour aimer à notre âge; honni soit donc qui mal y pense!

— Eh! messieurs, fit un troisième, le voici qui veut nous échapper; sus, sus, il faut lui prouver que nous connaissons son aventure. Et tous de courir comme une volée d'étourneaux.

Frantz s'arrêta, se voyant poursuivi par eux, et se tint prêt à faire bonne contenance.

— En vérité, leur dit-il, ai-je affaire à des ennemis ou à des camarades ?

Si vous êtes des ennemis, venez un à un, je ne crains pas ; si vous êtes des camarades, retirez-vous, et que le dieu des étudiants vous protège !

— Il nous menace, dit le plus intrépide ; en avant nos épées et faisons-lui justice !

Frantz se mit en garde et déjà il avait, l'un après l'autre, désarmé trois champions, lorsqu'il tomba frappé par le plus maladroit de ses adversaires.

— Sauve qui peut ! s'écrièrent les étudiants, il est mort, au large ! Et ils s'éloignèrent en laissant Frantz étendu sans vie.

Les deux amies avaient assisté de leur fenêtre à cette scène, et sans même reconnaître l'étudiant qui la veille les avait accompagnées, leur cœur s'émut.

— Ils l'ont tué, dit Bettina.

— Peut-être, ajouta Gunderode, et n'écoutant d'autre voix que celle de leur cœur, elles

éveillèrent les gens de la maison, leur donnant l'ordre de recueillir le malheureux qui venait d'être frappé, et de lui prodiguer tous les secours nécessaires.

En l'absence de son père, Caroline était sous la protection d'une vieille tante qui l'avait élevée et qui l'aimait avec idolâtrie.

Plus jeune que la chanoinesse de quelques années, Bettina, orpheline et libre, obtenait facilement de son tuteur la permission de venir passer quelques jours chez son amie; on comprend donc qu'il lui fut facile d'y rester la nuit qui suivit le départ de Frédérick.

Frantz avait été porté dans une chambre commode, un médecin visita ses blessures et les déclara curables; ce fut pour Gunderode une douce nouvelle, elle venait de reconnaître le jeune étudiant....

Cependant les bruits les plus divers circulaient dans la ville, l'heure, le lieu du duel, les circonstances qui l'avaient précédé ou accompagné, tout cela donnait prise à la malveillance, et lorsque la blessure de Frantz fut guérie, la calomnie atteignit de son dard le plus aigu

deux âmes tendres et naïves. Leurs yeux s'ouvrirent à la lumière, mais le mal était produit, le contre-coup ne devait pas se faire attendre.

DEUXIÈME PARTIE

A WINCKEL

Il y avait six semaines que Frédérick Kreutzer était parti pour Marbourg avec le docteur Muller, et Caroline de Gunderode n'avait reçu de lui aucun souvenir. Cependant il lui semblait impossible qu'un amour si profondément enraciné pût se détacher sans motifs. Son âme avait beau se taire, quand les apparences accusaient Frédérick, elle prenait soin de l'absoudre.

On avait continué de jaser par la ville, et le séjour de Frantz chez Gunderode ne contribuait pas peu à accréditer les bruits que la malveillance se plaisait à faire courir.

— La chanoinesse, écrivait-on à Frédérick, se console de ton absence par les assiduités

d'un jeune étudiant qui l'adore. Malgré la tante qui couvre du manteau de sa bonne réputation cette petite intrigue, malgré la vaillante indignation de l'amie et la discrétion de l'amant, Caroline de Gunderode donne à suspecter sa vertu et nous t'approuvons de te venger par le silence du mépris.

Cette lettre produisit tout l'effet qu'ou en devait attendre; pour les êtres faibles l'apparence d'un tort a tous les inconvénients du tort même. Frédérick ne voulut pas croire, mais il ne demanda point d'explication. De part et d'autre la position était gardée, les parties attendaient, chacune de son côté; il fallait un tiers pour amener une rupture ou un raccommodement. Ce tiers fut le docteur Muller. Un jour, à l'heure du déjeuner, on annonça sa visite à Gunderode. Celle-ci le reçut avec une visible émotion, mais en conservant toute la dignité de son caractère. Il en est des traits de la calomnie comme de certains poisons qui agissent lentement, on sent le mal quand il est devenu incurable.

Caroline fut au-devant du docteur, et lui

tendant la main : — Eh bien, dit-elle, dois-je parler de lui?

— Il m'envoie, reprit Muller, je vais savoir si je peux lui parler de vous.

Il y eut un moment de silence, le docteur parut se recueillir; Gunderode attendit qu'il prît la parole, il lui dit :

— Vous savez dans quelles dispositions nous sommes partis, mon ami et moi. J'ai vu votre père, je l'ai fait consentir à vous laisser rompre vos vœux.

— Maintenant, dites-moi comment vous avez pu, sans trembler, admettre sous votre toit, le jour même de notre départ, un écolier que tout le monde se plaît à vous donner pour amant!

La chanoinesse releva la tête et répondit avec l'énergie d'une juste indignation : — Docteur, le début de cet entretien m'en fait pressentir l'issue. Je suis accusée, mais n'attendez pas que je me justifie. S'il y a eu des gens assez lâches pour inventer contre moi de noires calomnies, il y en a eu d'assez faibles pour les accueillir. Retournez auprès de votre disciple,

dites-lui qu'il est libre, que tout est rompu entre nous, que je lui rends sa parole.

Elle voulut se lever, le docteur reprit :

— Eh ! quoi, Madame, vous en voulez finir? Mais par quelles paroles le consolerai-je si vous lui reprenez ce cœur qu'il croit à lui? Ne comprenez-vous pas que l'absence ait ses dangers, la jalousie ses fantômes, la calomnie son dard envenimé? Il vous aime, il n'aime que vous.

— Il devait donc ne croire que moi, reprit Caroline.

— L'amour a le droit d'être injuste, vous êtes femme, vous pardonnerez.

— Ne m'avoir pas donné signe de vie, me laisser sous le coup du plus sanglant outrage, est-ce donc là m'aimer?

— S'il vous soupçonnait tant, serais-je ici, Madame?

— Vous voulez m'attendrir?

— Je veux vous éclairer, je suis juste.

— Si vous saviez combien j'ai souffert !

— Et lui !... faites que je le console tout à fait, consentez à son retour.

Gunderode sourit.

— Je vais écrire, reprit Muller.

— En votre nom, ajouta la chanoinesse.

— Pourvu que vous le receviez, il sera satisfait.

Le docteur sortit ; quelques instants après, on annonça Bettina.

— Amie, dit-elle en entrant, je viens de rencontrer Muller, nous tournons à la réconciliation, nous aurons un prochain mariage.

— Ah ! Bettina, il ne me fut jamais plus cher. Je le retrouve dans mes souvenirs, je l'associe à mes espérances, et le présent est le sanctuaire où je m'enferme avec mon amour !

Les lieux que nous avons parcourus ensemble, les paroles qu'il m'a dites, ses regards, son sourire : voilà ce qui vit en moi, ce qui dore mes songes ou colore mes jours ! Comprends-tu ce que j'ai dû souffrir de ce silence que je croyais un oubli, de cet abandon que je pensais être éternel ! Il m'aime, il va revenir, Bettina je ressaisis mon âme, quels orages m'atteindront près de lui !

— Ainsi plus d'espoir pour Frantz, et les

promesses de ta tante n'auront servi qu'à entretenir une flamme qu'il doit étouffer?

— Que parles-tu de Frantz, laisse-moi toute à mon bonheur, il y a si longtemps que je souffre.

— Allons, je ne dirai plus rien.

Le bruit d'un marteau qui retombe durement sur lui-même rompit cet entretien.

— C'est Frantz, reprit Bettina, en avançant sa jolie tête à la fenêtre; il a frappé comme un sourd. On lui refuse la porte, il se retire tristement, pauvre garçon, je le plains tant que j'ai peur de l'aimer, lui qui jusqu'à ce jour m'était indifférent. Ah! la pitié a ses dangers, mais mon heure n'est pas encore sonnée et, d'ailleurs, je ne voudrais pas détourner de son chemin un cœur qui ne serait pas de lui-même venu à moi. Tes confidences me font rêver, pourtant je suis libre. J'aime à suivre le papillon dans ses capricieuses amours, je vois avec plaisir la rose s'incliner vers la rose, j'écoute avec ravissement le chant du rossignol, mais aucun trouble n'est dans mon âme, aucun nom dans mon souvenir. L'enfant qui sourit à sa mère, le vieillard qui

s'appuie sur l'enfant, tout cela m'attire et j'appelle un bonheur inconnu qui me fasse ainsi qu'à toi, ma Caroline, une existence pleine de jours

Les deux amies s'entretinrent ainsi longtemps, les heures s'écoulèrent rapides, c'était autant de pris sur les jours d'absence! En vain la tante de Caroline plaida la cause de Frantz avec cette éloquence que donne une conviction appuyée sur l'expérience. Il n'y a pas de pires juges que ceux dont les intérêts sont en cause, et Caroline aimait trop Frédérick pour donner raison contre lui à qui que ce fût.

Le docteur Muller ne manquait pas de venir tous les matins entretenir le feu sacré, il était pour Frédérick comme un père, aussi ses yeux brillèrent-ils d'un éclat surnaturel lorsqu'il put venir, en courrier, annoncer l'arrivée de son élève.

— Oui, Madame, répétait-il à Gunderode émue, il arrive, il arrive ce soir, lui, mon élève, mon Frédérick. Et ses doigts plongeaient dans une tabatière élégante, et ses yeux allaient de Caroline à Bettina, puis de Bettina à Caro-

line avec une incroyable rapidité. Le docteur était homme assez vain de lui-même et visant à l'effet par toutes les ressources de son esprit. Sa taille courte, son embonpoint extrême, l'expression de sa physionomie, et jusqu'à la couleur trop vive de son teint, tout contribuait à faire de lui un personnage ayant les allures du *bon homme* et les prétentions du *bon enfant*. Il parlait vite, parlait beaucoup, parlait longtemps et tenait volontiers le dé de la conversation sans trop s'occuper de lier entre elles ses idées. Il en était de ses causeries comme d'un habit d'arlequin ou d'un ouvrage de marqueterie, cela s'ajustait par pièces et morceaux et le plus souvent cela s'embrouillait comme un peloton de fil. Quand il perdait une idée, il la cherchait au fond de sa tabatière, derrière son oreille ou dans ses cheveux. Il n'était donc pas rare de le voir semer le tabac prise à prise entre ses doigts, non plus que déranger sa coiffure lorsqu'elle était le mieux accommodée.

Dès longtemps le docteur avait pour Frédérick une amitié protectrice, aveugle comme certaines paternités; il se croyait chargé d'as-

surer son bonheur et cette conviction donnait une importance exagérée aux plus petites choses.

C'était donc pour lui une immense responsabilité que celle d'un mariage, aussi avait-il tout quitté pour ne s'occuper que de cela. Frédérick arriva ; en abordant Caroline il tremblait, sa voix était émue, mais il trouva les accents du cœur pour se faire absoudre, et Gunderode le remit au lendemain pour fixer définitivement le jour qui assurerait leur bonheur.

Elle fut longue cette nuit d'attente placée entre les amants; leur imagination la traversa vingt fois, et lorsque l'heure du rendez-vous sonna, Frédérick était depuis longtemps aux pieds de sa chère Caroline.

— Oui, nous serons époux, lui dit-elle, je n'y mets plus d'obstacles ; mais est-il bien vrai, mon ami, que votre confiance soit entière et n'ai-je rien à redouter de l'avenir ?

— Caroline, répondit Frédérick, vous êtes tout ce que j'honore sous le ciel, par quel serment puis-je vous rassurer, parlez ?

— Je n'exige rien, je vous crois, mais sou-

venez-vous qu'il ne faut pas jouer avec une âme comme la mienne et que je ne saurais pas plus vivre sous le coup de vos soupçons que sous le poids de votre inconstance.

— Il jura par tous les serments que l'amour met au cœur des hommes; elle le crut par la confiance que la loyauté rend facile aux femmes.

A quelques jours de là, Frédérick reçut une lettre de Marbourg, on lui mandait que sa mère était au plus mal; il lui fallut s'arracher à sa chère Gunderode, à son hymen si proche, à son amour si grand, s'éloigner d'un bonheur qu'il touchait pour remplir un devoir imposé par la conscience.... Que de tristes pressentiments assaillirent à cette heure les deux amants, que de sanglots sortis de leurs poitrines, que de serments prononcés entre deux baisers au moment du départ! Ce voyage devait être court, Frédérick en abrégerait la durée, n'y avait-il pas entre eux le même amour? Bettina, l'ange consolateur, l'amie ardente qui, sous le prisme de sa brillante imagination colorait les plus pâles images, fut encore cette fois pour Gun-

derode la voix d'espérance, la parole de paix. Elle en appelait au docteur, aux serments de Frédérick, à ceux de Caroline elle-même; toutes les autorités lui servaient d'appui, toutes les allégories de sentences.

— O Bettina, lui disait alors son amie, quelle bouche aurait ton éloquence! Dieu, qui t'a fait me chercher, n'a-t-il pas répandu sur mes jours sa coupe de bénédictions?

Un soir qu'elles laissaient leur âme se livrer à la plus intime causerie, le docteur entra, il était pâle, défait et tira, sans parler, une lettre de son portefeuille.

— Il vous a écrit? lui demanda Gunderode.

Pour toute réponse il lui tendit la lettre qu'il tenait à la main, elle était cachetée de noir. Caroline pâlit.

— Docteur, dit-elle, ce cachet me présage un malheur, la mère de Frédérick?...

— Est morte en lui demandant d'accomplir le plus grand sacrifice.

— Arrêtez, un autre hymen?.....

— Il n'y consentira jamais.

— Oublier pour moi la dernière volonté de

sa mère? attirer sur lui les malédictions du ciel? Peut-il croire que j'accepterai cela? Docteur, ma conduite est tracée, je ne veux pas d'un bonheur payé de son repos; Frédérick est libre, et moi, dans huit jours, j'aurai prononcé le serment qui me liera pour jamais à Dieu.

— Mais, Madame, vous ne pouvez vouloir sa mort, reprit le docteur avec véhémence?

— Je resterai son amie, croyez-le, mais je ne serai jamais sa femme; car je ne veux ni l'exposer aux remords, ni encourir son blâme. Reprenez donc cette lettre, je ne la lirai pas, elle ajouterait à mes regrets sans changer mes résolutions.

Muller voulut répondre, il s'embrouilla et finit par se décider à la retraite.

— Hum! hum, fit-il en sortant, cela va mal, la pauvre défunte a tout gâté.

Bettina l'accompagna jusqu'à la porte, avant de descendre l'escalier, il répéta : La défunte a tout gâté....

— Oui, docteur, répondit Bettina, c'est une triste affaire, plus triste que vous ne pensez,

peut-être, je connais Gunderode, elle est capable d'en finir avec la vie!

— Juste ciel! ah! que les morts sont entêtés, qu'ils tiennent à leurs idées!...

— Vous voulez dire les agonisants? Pauvres gens, s'ils tiennent à leurs idées, c'est que ce sont les dernières et qu'il n'y a plus de rechange possible.....

— Consolez, ramenez madame la chanoinesse, qu'elle soit plus calme.

— Je ferai de mon mieux.

Ils se quittèrent. Quand Bettina rejoignit son amie, elle la trouva debout en face du portrait de Frédérick.

— Sais-tu, lui dit-elle, qu'un médecin m'a assuré qu'il est très facile de se tuer.

— Quoi, Gunderode, un suicide!

— Une délivrance. Tiens, là, sous le cœur, cela fait peu souffrir.

— Mais mon amie si chère, que ferais-je, si tu mourais?

— Tu m'oublierais et je commencerais d'abord par me brouiller avec toi.

— Ma sœur, ma Gunderode, rétracte tes

paroles, tu ne pourrais me fuir, tu ne pourrais vouloir me quitter? Dis que tu m'aimes, que tu ne sépareras pas nos destinées!

— Oui, Bettina, je t'aime, mais les enchantements vont commencer pour toi, tu suspendras ton âme à mille rêveries; les songes dorés, les illusions de l'esprit t'envelopperont sans effort, car tu es pure et naïve; moi, je ne crois plus à rien, je recule devant ma destinée pour courir après un autre monde qu'on m'a promis dans celui-ci.

— Gunderode, c'est un crime de lèse-amitié que tu veux commettre. Vois plutôt ce beau jeune homme qui s'avance en rougissant, le feu de ses regards ne t'envoie-t-il aucune chaleur?

— J'aime Frantz comme un frère.

— Sa bonté te le fera chérir un jour comme époux.

Bettina fit signe à Frantz d'approcher, et, le prenant par la main : — Allons, dit-elle, monsieur l'étudiant, parlez un peu pour vous à mon amie, je lui conseillais de vous épouser.

— M'épouser! balbutia Frantz en rougis-

sant. Ah! madame, un tel bonheur me serait-il permis!

— N'espérez pas qu'on vous réponde, reprit Bettina, mais attendez huit jours et....

— Ne l'écoutez pas, Frantz, interrompit Gunderode, je n'ai rien promis, je ne songe pas à me marier.

— Dans huit jours, madame, vous pourriez y songer....

— Pas plus qu'aujourd'hui.

— Elle vous trompe, reprit Bettina, c'est aujourd'hui le 15, je vous remets au 23, et je vous promets que tout sera conclu, arrêté, fini, n'est-ce pas, Caroline?

— Soit, dans huit jours.

— Je peux compter, madame, dit Frantz avec transport....

— Que tout sera fini d'ici là, répondit froidement Gunderode.

L'étudiant se retira le cœur plein d'espérance.

— Allons, dit Bettina, c'est une bonne affaire, je suis contente de m'en être mêlée.

— En attendant ne veux-tu rien envoyer à

tes amis des bords du Rhin? lui demanda Caroline.

— Qui part?

— Moi.

— En vérité?

— Je te le jure.

— Et quand?

— Demain.

Bettina soupira, elle eût voulu suivre son amie, mais Gunderode la dissuada de partir. Leurs adieux furent tristes le lendemain, il y a tant de confidences au cœur des jeunes filles, tant de douleurs dans les jours d'absence!

— J'ai rêvé de ma sœur, dit Gunderode à son amie; de ma sœur morte de consomption il y a trois mois.

— Et que disait-elle? demanda Bettina.

— Elle est entrée dans ma chambre, elle était vêtue de blanc et s'est arrêtée devant cette table; elle a pris un poignard, l'a élevé vers le ciel, comme si elle voulait me le montrer et l'a reposé sans bruit, elle a aussi élevé la veilleuse, me l'a montrée, puis l'a éteinte....

— Ah! Gunderode...

— J'ai eu peur....

— Pourquoi là ce poignard, pourquoi cette veilleuse?

— Pour compléter mon rêve; mais le son du cor retentit, adieu Bettina.

— Où t'écrirai-je?

— A Winckel.

Le soir de ce même jour, on frappa violemment à la porte de Bettina : c'était Frédérick.

— Où est-elle, s'écria-t-il, ma fiancée, ma Gunderode?

— Partie, répondit la jeune fille; mais ne tentez pas de la suivre, elle repousserait vos vœux.

— Je suis libre, celle que ma mère m'ordonnait d'épouser avait engagé son cœur, tous les devoirs sont satisfaits, allons retrouver Gunderode.

— Que je parte avec vous?

— Avec moi, avec le docteur, avec sa tante, tous ensemble et sans retard, car je crains.

Bettina jeta un cri, le songe de Caroline et les paroles de Frédérick remplirent son âme de

terreurs infinies. On demanda des chevaux de poste, la lourde berline de la vieille tante fut tirée de la remise où depuis quinze ans elle servait d'asile aux rats, et on partit en aussi grande hâte que possible.... En côtoyant les bords du Rhin, près de Winckel, les voyageurs rencontrèrent plusieurs groupes de paysans qui devisaient entre eux.

— Que s'est-il passé, mes amis, sur les bords du fleuve? demanda le docteur.

— Une jeune dame arrivée d'hier s'est tuée ce matin, répondit l'un d'eux.

Les quatre voyageurs pâlirent, le paysan reprit : — Tenez, voici qu'on l'apporte, Dieu veuille que tout ne soit pas fini!

Frédérick regarda, il reconnut Gunderode et s'élança vers elle en faisant retentir l'air de ses cris. Le sang coulait par une large blessure, mais la vie n'était que suspendue. Les amis de Gunderode osèrent espérer. On entra dans la maison la plus voisine du rivage, les plus tendres soins furent prodigués à Gunderode, en peu de jours on compta sur une convalescence.

— Cette fois, dit le docteur quand la malade fut sur pied, nous tenons la dernière péripétie de cet amour.

— De quoi parlez-vous? demanda Bettina.

— Du mariage. Pour vous, jeune fille, prenez garde aux passions, leur poison tue.

— Ne craignez rien, pour ne pas faiblir sur la terre je vivrai dans le ciel !

— Oui, tu seras poète, dit Gunderode à son amie, tu te feras un culte et des dieux supérieurs ; mais, pour ne jamais briser tes ailes, pour soutenir ton imagination dans les hautes régions, ô Bettina, ma sœur, mon amie, ne quitte jamais ceux que tu aimes, ceux qui savent t'aimer, l'absence fait mourir.

— Je veux vivre, répondit Bettina, en l'embrassant.

Frédérick pressa dans ses bras les deux amies. Le docteur prit une large prise de tabac, la vieille tante essuya une larme. En ce moment on annonça le notaire pour la signature du contrat.

UNE SECONDE BORGIA

UNE SECONDE BORGIA

Les grandes passions appartiennent aux riches organisations. Il faut du feu pour entretenir la flamme.

Parmi les nombreuses relations que nous avons eues sur ce chemin semé de ronces et de fleurs, que l'on est convenu d'appeler la vie, deux amis, deux cousins, m'ont fourni, lecteurs, le sujet de la nouvelle que vous allez lire.

C'était à Naples. Je ne m'amuserai pas à vous décrire cette ville où le sol palpite sous les battements d'un cratère en feu, où tout est pittoresque, le ciel, la terre, les habitants ; où l'on voit, ici des palais, là des lazaroni, qui vivent et dorment au soleil.

Les Napolitaines sont belles, leur taille a de la souplesse, leur yeux lancent des éclairs ; et il

est plus difficile de se défendre de les aimer, que de se laisser aller à leurs agaceries.

Arrivés depuis une quinzaine de jours, Georges de Morels et son cousin Edouard, ainsi que doivent faire les étrangers, visitaient ensemble à l'aide d'un manuel *ad hoc*, les monuments de la localité, prenant çà et là des notes. Le farniente, habituel au peuple de ce pays, les avait un peu gagnés, et pendant les trop grandes chaleurs, ils rentraient pour faire la *siesta* à l'aide d'un roman du cru. Un matin, après la plus rafraîchissante rosée, Georges proposa à Edouard une promenade à cheval. Ils ne connaissaient ni l'un ni l'autre les environs de Naples; ils partirent par un temps radieux, montés sur des chevaux fringants. Dans leur humeur joyeuse, ils franchirent l'espace, en babillant et galopant gaiement. A quelques milles sur la route, l'on découvrait une immense avenue, au fond de laquelle se dessinait la façade d'un antique castel.

— Entrons là, dit Edouard à Georges.

— Entrons, répondit celui-ci.

Deux minutes après, ils mettaient pied à

terre, un valet prenait leurs chevaux, une vieille gouvernante les engageait à passer dans la salle à manger ; et comme s'ils eussent été attendus, le couvert se trouvait mis. Les deux cousins prirent place, attribuant à quelque erreur leur bonne fortune.

— Renseigne-toi, dit à voix basse Georges à son compagnon d'aventures. Edouard appela : un valet parut.

— N'attendez-vous personne ? lui demanda-t-il.

— Non, depuis que leurs seigneuries sont arrivées.

— A qui appartient ce castel ?

— A la signora Lucrezia la belle.

— Peut-on saluer votre maîtresse ?

— Son vin est bon, sa table bien fournie. Buvez, mangez, mes cavaliers, n'interrogez pas et attendez... Le reste viendra en son temps.

Ici le valet fit un profond salut et se retira.

La route avait aiguisé l'appétit des deux jeunes hommes, ils firent honneur à l'hospitalité de l'invisible Lucrezia ; le vin leur montait au cerveau, ils brodèrent dix histoires sur cette

belle inconnue, moins vraies que vraisemblables.

— Elle a vieilli, et perdu ses dents ou sa chevelure, soufflait Georges à l'oreille d'Edouard, entre deux verres de Champagne.

— Elle s'enferme avec quelque Renaud, répondait Edouard ...

— C'est peut-être une Ariane abandonnée...

— Une épouse coupable qui cache sa faute...

— Un affreux spectre.....

— Un vampire qui se repait de sang humain !!!

— Une sorcière !. ...

— Une affiliée de quelque bande d'assassins !...

— Il faut voir jusqu'au bout.

— Le plus sage serait de remonter à cheval, et de retourner à Naples.

— On nous a dit d'attendre, attendons....

Leur repas terminé, on leur servit le café, les liqueurs, puis on leur offrit de passer au fumoir, et de là au billard, dont les fenêtres donnaient sur un parc magnifique.

A peine étaient-ils dans cette dernière pièce

qu'une musique délicieuse partit du sein des massifs de verdure; ils sortirent. En cet instant, une suave voix de femme se mêla au son des instruments.

— C'est notre châtelaine, dit Edouard.

— Les anges ne donnent pas de plus doux concerts, répliqua Georges.

Et tout en écoutant ils cherchèrent à voir. Bientôt les chants cessèrent : un frôlement, semblable à celui d'une robe de soie, se fit à leurs côtés, un pied léger glissa sur le gazon, une forme se dessina à travers les arbres : c'était elle, la Lucrezia, plus belle encore qu'on ne l'avait dit.

— Ne la reverrons-nous plus? murmura Georges.

— Patience! répondit Edouard.

Et s'élançant, ils prirent deux sentiers différents. La belle inconnue fuyait dans ce labyrinthe, aussi eurent-ils bientôt perdu sa trace. Une heure s'écoula : les amis égarés s'appelaient, leurs voix se rapprochèrent, ils revinrent à leur point de départ.

— L'as-tu vue? demanda Edouard.

— Elle m'a souri.... c'est un ange !....

— J'ai eu la même chance, c'est un démon...

— Nous devrions fuir ses regards dangereux.

— Peut-être as-tu raison... mais elle nous a dit d'attendre.

— Regarde de ce côté, que vois-tu venir ?

— Nos chevaux.

— C'est notre congé.

— Tant pis, je me croyais au premier chapitre d'un roman chevaleresque dont je me constituais le héros.

— Et Lucrezia, l'héroïne?

— C'était un doux rêve.

— Je l'ai fait comme toi ; comme toi, je l'achève.

Leurs coursiers étaient là, ils les enjambèrent, et bientôt le château, l'avenue, tout disparut.

— Tu ne sais pas, cousin, ce qui m'arrive? murmura Georges en se rapprochant d'Edouard.

— Elle m'a écrit.

— A moi aussi.

— Pour te donner un rendez-vous?

— Pour me donner un rendez-vous.

— Le mien est pour demain, à la dixième heure du soir.

— Moi, c'est pour après-demain, à cette même dixième heure.

— Est-ce une courtisane?

— Qui sait? Nous devrions renoncer aux faveurs partagées de cette femme mystérieuse.

— Je veux savoir ce qu'elle attend de nous.

— De l'amour.

— Elle est belle, nous en aurons.

— Fi!

— Tu n'iras pas?

— Qui m'en empêchera?

— Moi!

— Folie!

— La folie serait d'accepter, Georges.

Un silence suivit, et les chevaux marchaient d'un tel train, qu'en moins d'une heure les deux amis rentraient dans Naples.

— Je ne te quitte plus, dit Edouard à son cousin.

— Si même je te promets de ne pas aller à la villa Lucrezia?

— Même si tu me promets cela.

— Je t'échapperai donc alors.

— Je t'en défie.

— Nous verrons.

Et le reste du jour, on eût pu les voir ensemble. Le soir, ils se rendirent au théâtre vers neuf heures. Georges, très agité, tenta de sortir, son ami le retint. Par de la brusquerie, il l'eût irrité; par d'affectueux conseils, il le décida à rester, et ne fut pas le lendemain au rendez-vous.

Deux jours s'écoulèrent. Vers neuf heures, un matin, comme ils prenaient leur chocolat au Café français, un garçon remit à Georges un pli, contenant ces simples mots : « Si vous êtes chevalier, vous vous souviendrez de la villa Lucrezia et de la dixième heure. » — Georges fit au porteur de ce mystérieux billet un signe de tête qui voulait dire : J'irai, et il continua son déjeuner, sans rien laisser percer de son émotion. Mais Edouard, sous les traits du garçon de café, crut reconnaître le valet de la villa

Lucrezia. Il n'interrogea pas son ami et le surveilla.

Pour tromper sa vigilance, Georges feignit un calme qu'il n'avait pas. Le soir venu, il fit seller un cheval à quelque distance de l'hôtel, et prétextant un malaise, il rentra, pour de là gagner la grande route.

Tout réussit comme il l'avait prévu; mais vingt minutes plus tard, Edouard, après avoir vainement frappé à la porte de son ami, la faisait enfoncer, et, ne l'y trouvant pas, se mettait à sa poursuite, prenant la route de la villa Lucrezia.

Georges, arrivé le premier, mit pied à terre. Comme il cherchait, soit la sonnette, soit le marteau de la grille du château, le valet, qui, le matin, lui avait remis le message, se présenta :

— Par ici, signor, ma maîtresse vous attend.

— Est-ce une fée, une femme, un démon, un ange que ta maîtresse?

— Elle est ce qu'elle est; confiez-moi votre cheval, vous le retrouverez ici. La signora vient

à votre rencontre, c'est elle qu'il faut interroger.

Georges pénétra dans la cour d'honneur, Lucrezia l'y attendait, et lui fit signe de la suivre, sans prononcer un mot. Ils traversèrent un long corridor sur lequel ouvraient plusieurs portes. La jeune femme en poussa une, et, d'un geste, fit signe à Georges d'entrer. La lune éclairait cette pièce de ses pâles rayons; tout y avait un air de mystère étrange.

— Chevalier, dit Lucrezia, après avoir refermé la porte, ne trouvez-vous pas bizarre ma conduite?

— Signora, si vous m'aimez, je m'estimerai le plus heureux des hommes.

— On vous a distingué, on vous aime, on vous le prouvera.

Elle déposa un baiser sur le front de Georges.

— Oh! ma reine, mon enchanteresse, ma vie pour votre amour! s'écria-il.

— Votre vie! si je vous la demandais, vous me la donneriez?

— Sans hésiter.

— D'un ennemi, vous m'en débarrasseriez?

— Je le tuerais !...

— C'est bien, jeune homme, mais vous n'aurez personne à tuer.

— Je ne souffrirai pas un rival.

Il tomba à ses pieds, elle le releva.

— Écoutez-moi, ajouta-t-elle, un homme m'aimait... j'aimais cet homme....

— Vous me dites cela pour me désespérer, Madame?

— Il ne s'agit pas de vous, mais d'un lâche qui m'a trahie, et duquel je me suis vengée....

— Que voulez-vous dire?

— Que j'ai tué mon amant.

— Oubliez-le, et que mon amour efface jusqu'à son souvenir.

— Il me faut d'abord un gage de votre obéissance.

— Parlez !

— Mon père est intraitable sur le point d'honneur. Parti, il y a trois mois, il m'a laissée à la garde de moi-même. En son absence, j'ai reçu mon séducteur, il me trompait, je l'ai puni...

— Je n'ai plus à le craindre.

— Il vous reste à m'en débarrasser.

— Je ne saisis pas bien, Madame.

— Vous allez me comprendre.

Et, tirant un rideau, Lucrezia prit un flambeau, en projeta la lumière sur un cadavre couché dans un lit et ajouta :

— Comprenez-vous?

— Vous voulez....

— Vous voir enlever ce cadavre; car mon père arrive demain, il me tuera s'il soupçonne la vérité.

Georges gardait le silence; Lucrezia reprit :

— Vous hésitez? Que vous importe en effet que je meure, vous me connaissez à peine, vous ne pouvez croire à mon amour, il est fatal!

Et elle le dardait du feu de ses prunelles, si bien qu'il s'écria :

— Ordonnez, commandez, Lucrezia, je vous appartiens.

— Prenez donc ce corps en croupe sur votre cheval, allez jusqu'au premier précipice de la route; là, sur le bord de l'abîme,

vous le laisserez.... le reste appartient à Dieu !.....

Georges se sentait défaillir; il eût défié dix hommes, la vue d'un mort tuait son énergie.

— Vous fléchissez? ajouta Lucrezia. Un verre de mon cordial vous remettra, je boirai avec vous. Allons, à votre santé, mon sauveur !

Leurs verres se choquèrent, puis elle aida Georges à charger le cadavre, et, le reconduisant, elle lui dit :

— Dans une heure, ici.... je vous attends....

Le cheval piaffait d'impatience, Georges l'enfourcha et attirant à lui ce corps sans vie, il reprit la route de Naples. Son coursier dévorait l'espace, excité par les membres pendants du cadavre qui battait ses flancs.

Tout à coup un cavalier lancé à grande vitesse s'arrêta devant Georges en exclamant :

— C'est toi ?

— Oui, Edouard, c'est moi.... le plus imprudent et le plus malheureux des hommes. Regarde à mon fardeau.

— Un cadavre ?....

— Que je vais jeter à la voirie !

— Quoi? Lucrezia?....

— Elle m'attend.... Cet homme fut son amant, elle l'a tué pour une infidélité. Vois-tu ce ravin? c'est là son cercueil; on croira qu'il s'y est laissé tomber.

— Tu ne feras pas cela, Georges! Nous emporterons ce cadavre à Naples, nous le déposerons aux mains de la police, et nous dénoncerons Lucrezia.

— Un mort dans nos mains? on nous accuserait; voici la fondrière, j'y laisse mon fardeau.

Le corps mutilé roula parmi des ronces, jusqu'au fond de l'abîme.

Georges essaya de tourner bride, et répétait à Edouard :

— Elle m'a donné une heure.... elle m'attend.

Soudain Edouard le vit pâlir, chanceler, puis se laisser choir.

— Ami, murmura-t-il, c'est dans le séjour des ombres que Lucrezia m'attend; avant une heure, nous mourrons, elle et moi.

— Non, Georges; non, mon ami, mon frère, tu vivras, tu vivras....

— Regrets superflus. Je sens... Je sens...

Il expira, et le lendemain les journaux annonçaient la mort de la Lucrezia. On attribua cette mort à la jalousie d'un Français.

Edouard partit : plus tard peut-être on l'eût pris pour le coupable.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

LA LÉGENDE DES BOROTIN

Le Mans. — Typ. Ed. Monnoyer. — 18[illegible].